

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1882

# L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7e ANNÉE.

1er AOUT 1882.

NUMÉRO 8.

## SOMMAIRE

	PAGES.
<b>Littérature.</b>	
Les Chevaliers de la Croix Blanche (Suite), par CHAS BUET.....	225
La Petite Mère, par CHAS DESLYS.....	234
<b>Poésies.</b>	
Laurence, par CARLOS.....	242
Deux Dates—1760 et 1867—par A. B. ROUTHIER.....	243
Les Orphelins, par PAUL BAUDRY.....	247
Les Héros de Châteauguay, par M. J. A. POISSON.....	249
Réponse, par BENJAMIN SULTE.....	249
<b>Histoire.</b>	
L'Irlande il y a cinquante ans—Manifeste d'O'CONNELL.....	240
<b>Archéologie.</b>	
Une visite au Cimetière de Beauport... ..	242
L'église de Lamèque (N. B.).....	243
<b>Biographie.</b>	
Sir N. F. Belleau, premier lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, par STANISLAS DRAPEAU.....	243
<b>Bibliographie.</b>	
Les Fables canadiennes.....	247
Harmonies Religieuses—Chant sacré... ..	247
Pie IX—Sa vie et sa mort.....	247

	PAGES.
<b>Mélanges.</b>	
Le Testament de Saint Louis, roi de France.....	250
Le Testament de Mgr de Ségur.....	250
La Dédicace des Eglises, par L. A. DESAULNIERS.....	251
<b>Critique.</b>	
Les Morphinés.....	247
Conseils sur l'hygiène des petits enfants, par le Dr LAUNAY.....	248
<b>Tablette Héraldique.</b>	
Quelques Devises extraites des légendes armoriales.....	252
<b>Variétés.</b>	
Décadence des mœurs en Europe.....	253
<b>Maximes et Pensées.</b>	
Québec, boulevard de notre nationalité, etc. ....	246
Patriotisme, par E. RENAULT.....	249
Le Problème social, par le R. P. FÉLIX.....	253
Diverses Pensées.....	252
<b>Partie Éditoriale.</b>	
Bonnes lectures.....	254
Avis au Public.....	255
Décisions Judiciaires concernant les Journaux.....	256
Pour les Annonces, voir le Couvert.	

# BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

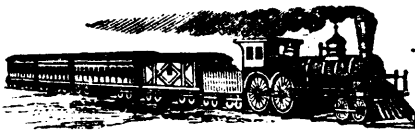
## Aux Annonceurs des Etats-Unis.

L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & Cie, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle, **NEW-YORK.**

## Aux annonceurs d'Ontario.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire, à **TORONTO.**

## CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.



### 1882 Arrangement d'été 1882

Le et après LUNDI, le 3 JUILLET, les trains marcheront tous les jours (les dimanches excepté) comme suit :

#### LAISSERONT POINTE LEVIS.

	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec
Express pour Halifax et St Jean.....	7 30 A. M.	7 15 A. M.
Train d'accommodation et de la malle.	11.15 "	11.00 "
Fret.....	7.30 P. M.	7.15 P. M.

#### ARRIVERONT A LA POINTE LEVIS.

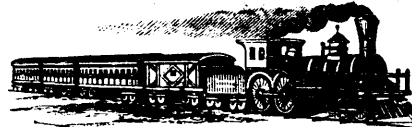
	Heure du Ch. de fer.	Heure de Québec.
Express de Halifax et St Jean.....	8.50 P. M.	8.35 P. M.
Train d'accommodation et de la malle.	1.10 "	12.55 "
Fret.....	5.15 A. M.	5.00 "

Les trains pour Halifax et St Jean se rendront à leur destination le dimanche, tandis que ceux de Halifax et St Jean arrêteront à Campbellton.

Les chars Pullman laissant Pointe Lévis les Mardis, Jendis et Samedis se rendront à Halifax et ceux partant les Lundis, Mercredis et Vendredis à St Jean.

D. POTTINGER,  
Surintendant général.

Bureau du chemin de fer, }  
Moncton, N. B., 27 juin 1882. }



## CHEMIN DE FER DU NORD.

A PARTIR DE

**JEUDI, 1er Juin 1882**

Les trains circuleront comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hochelaga pour Québec.....	P M 6.10	P M 3.00	P M 10.00	A M 9.30
Arriv. à Québec	A M 8.00	A M 9.03	A M 6.30	P M 2.40
Dépt. de Québec pour Hochelaga	P M 5.30	A M 10.10	P M 10.00	P M 4.00
Arrivée à Hochelaga.....	A M 8.15	P M 1.10	A M 6.30	P M 9.10
Départ de Hochelaga pr. Joliette.	P M 5.15	.....	.....	.....
Arriv. à Joliette	P M 7.40	.....	.....	.....
Dépt. de Joliette p. Hochelaga.	A M 6.00	.....	.....	.....
Arrivée à Hochelaga.....	P M 8.50	.....	.....	.....

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,  
Surintendant Général.

## RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement; cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continué à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

## Fonderie McShane,

Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

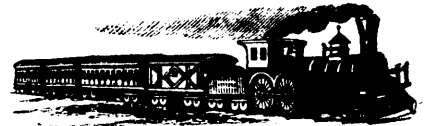
La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

**HENRY McSHANE & Cie,**

BALTIMORE (M.S.)

Etats-Unis.



## CHEMIN DE FER

DU

## PACIFIQUE CANADIEN.

## DE MONTREAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d'Hochelaga pour Ottawa.....	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10.00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga.	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre au bureau du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal.

A Ottawa, pour billets et renseignements s'adresser à l'Agent Local, au bureau pour la vente des Billets, rue Elgin, Ottawa.

ABONNEMENT  
—  
\$2  
PAR ANNÉE  
(Payable d'avance)

# L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées  
sur le couvert.  
(Voir le tarif à la  
dernière page.)

## REVUE MENSUELLE

*Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.*

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

— Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPRAU, Éditeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

LES CHEVALIERS

DE LA

**CROIX BLANCHE**

PAR

CHARLES BUET.

DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

L'ARGENTINO.

I

Où le hasard prend pour complices un moine, un peintre et une princesse.

Avec son vêtement de velours brun, avec son chapeau de feutre aux larges ailes, orné d'une plume de paon, le sac au dos, le bâton recourbé à la main, Raphaël Maillezais avait bien la mine, ce jour-là, de ces artistes nomades qui, au grand siècle, allaient de ville en ville, pour étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et qui voyageaient à

pied, joyeusement, portaient avec eux toute leur fortune, chantaient le long de la route, s'arrêtaient aux hôtelleries, et payaient leur écot d'une ébauche lestement troussée.

Il cheminait, en effet, la chanson aux lèvres, d'un pas alerte, sur la rampe escaladant la colline qui mène de Palerme à Monréale. Fantaisie lui prenait de nouer plus ample connaissance avec ce moine, don Placido Spagna qui, par deux fois, l'avait accosté, et qui paraissait si fort au courant de ses propres affaires.

Depuis une semaine son existence prenait un intérêt étrange ; les événements s'y succédaient. Il avait revu quelques-uns des convives du souper de Palmaverde, Orestis et Lentuli, surtout, et le docteur Pompée, toujours impénétrable et sentencieux, mais non pas Clelio Zadoër parti, lui disait Orestis, pour une chasse dans les montagnes.

Il devait retrouver tous ces jeunes seigneurs, le soir même, à la fête magnifique offerte par le viceroy de Sicile à la noblesse palermitaine, et pour occuper cette belle journée du printemps, il montait à Monréale, tout seul, n'ayant trouvé chez eux ni don Philippe, ni Périclès Orestis, qu'il rencontrait presque chaque jour.

Son attirail de peintre ne pesait guère à ses robustes épaules, et malgré l'ardeur d'un soleil d'avril, sous ce climat africain, il ne ralentissait point le pas. Il contemplait, tout en marchant, le magnifique tableau qui se déployait sous ses

yeux : Palerme avec ses clochers, ses tours, ses énormes palais crénelés, son port encombré de vaisseaux, sa verte ceinture de jardins et de villas.

Puis, entre la ville et la montagne, entourant Palerme d'un océan de verdure, la Conque-d'Or avec ses plantations d'oliviers, avec ses massifs de chênes verts et de buis, ses allées de cyprès, ses bosquets de caroubiers, ses rideaux de bambous, ses tapis d'orchis et de glaïeuls rouges, ayant des lauriers roses pour haies, et la route, serpentant à travers ces arbres chargés de fleurs, bordée de plants d'agave, de cactus poussiéreux, ornée d'élegantes fontaines où nymphes et tritons se jouent sur des marches de marbre blanc polies par l'eau claire, sous les panaches taillés des palmiers.

Au loin la mer, étalant sa nappe d'azur frisée de vagues houleuses, parsemée çà et là de rochers roux et de voiles blanches, et s'élevant jusqu'à l'horizon où elle se confond presque avec le bleu du ciel.

Tout en admirant ce magique panorama, Raphaël chantait allègrement une de ces bouffonneries d'atelier, où excelle le peuple "le plus spirituel de la terre."

Bientôt il perdit de vue la mer et la Conque-d'Or. La route s'encaissait dans une étroite vallée, entre deux chaînes de montagnes. A droite, il vit, groupées sur le versant, les maisons de la petite ville de Monréale, le couvent et l'église célèbre que tant de touristes viennent visiter.

Il rencontrait maintenant des paysans et des paysannes, à l'œil noir, à la chevelure crépue, offrant ce type sarrasin qu'on retrouve en beaucoup de contrées de l'Europe envahis naguère par les hordes que Charles-Martel vainquit à Poitiers.

Il traversa la place, déserte à cette heure où le soleil plongeait ses rayons torrides, et se dirigea vers la fameuse cathédrale, peu remarquable à l'extérieur, malgré ses portes de bronze, mais dont il voulait contempler de près la riche décoration.

Il fut saisi du respect, en pénétrant sous les voûtes majestueuses du temple, dont les trois nefs se déroulaient devant lui, avec leurs colonnes de granit oriental soutenues par des socles en basalte noir ; les lampes de vermeil semblaient autant d'étoiles ; la lumière ruisselant à travers les vitraux, couvrait de féériques arabesques les mosaïques dorées.

L'artiste contempla longuement une de ces belles mosaïques byzantines, *La Sagesse de Dieu*, et surtout la merveilleuse figure du Christ qui apparaît, pleine de mansuétude et de force, dans toute la perfection de la beauté, sur la coupole du chœur.

Il fit plusieurs fois le tour de l'antique basilique, étudiant les belles lignes de son architecture, les statues grecques, les tableaux aux cadres d'or, les sculptures, les détails charmants jetés à profusion, les autels ornés avec plus de faste que de goût.

Au fond d'une chapelle latérale, il vit une peinture d'un effet si puissant qu'il fut saisi d'admiration. C'était une figure de la Vierge, une Rose Mystique, due au pinceau de l'un de ces moines qui furent les élèves de fra Angelico da Fiesole : le maître inconnu avait su rendre l'expression parfaite, absolue, de l'ineffable sérénité des Bienheureux.

Cette figure gracieuse, d'une splendeur immatérielle, n'était pour ainsi dire que le reflet visible de l'âme invisible !

C'était un de ces rares chefs-d'œuvre dont rien n'efface jamais le souvenir, qui ne peuvent être comparés à rien qui soit sorti des mains humaines, et qui restent

souvent ignorés, parce qu'ils ne sont pas compris.

Raphaël demeura ébahi devant ce tableau, ainsi caché au fond d'une chapelle. Mais à la surprise qu'il ressentit tout d'abord succédèrent le ravissement et l'extase. Les larmes lui vinrent aux yeux, tant son plaisir fut grand de contempler un ouvrage si parfait.

Longtemps il en examina les contours délicats et purs ; la couleur donnait au visage la transparence de la vie ; le regard avait une douceur céleste, et le front, une majesté divine. Sur le voile immaculé se posait un diadème de roses blanches, et toute la tête se détachait, lumineuse, sur un ciel d'opale.

Raphaël s'établit en face du tableau. Il ouvrit sa boîte à couleurs, y prit sa palette et disposa ses brosses. Il voulait emporter une ébauche de cette merveille, car il eut fallu, pour en reproduire exactement la copie, l'habileté de Sanzio lui-même.

Il traça rapidement un premier croquis, et sur de légers frottis destinés à produire cette extrême transparence qu'il admirait, il posa de larges touches, légèrement ombrées. Mais il avait grand-peine à combiner les tons de la chair, qui semblait pétrie de lys et de roses, auraient dit les poètes à madrigaux du siècle-Pompadour.

Cependant sa toile fut bientôt couverte, et la première esquisse n'était point imparfaite. Le jeune homme travaillait avec ardeur, absorbé par le plaisir qu'il éprouvait, et ne songeait déjà plus au but de sa course à Montréal.

Tout entier à son étude, il n'entendit point le bruit des sandales glissant sur le marbre ; un moine bénédictin venait de traverser la cathédrale, et remarquant cet artiste installé dans la petite chapelle, il s'en était approché aussitôt. Debout derrière le peintre, et penché sur son épaule, sans que sa présence eut encore été aperçue, il suivait avec une curiosité bienveillante ses patients essais.

Au bout d'un moment Raphaël sentit qu'on le regardait. Il posa le pinceau et, se retournant, il reconnut fra Placido, qui hochait la tête d'un air approbatif.

Il adressa au religieux un de ses francs sourires, et se leva pour le saluer :

— Ne vous dérangez pas, murmura le vieillard, en lui tendant la main. C'est fort bien, ce que vous faites-là !..... Le voile est un peu opaque : c'est de l'ivoire, ce n'est pas de la soie..... Une pointe de laque bleu pour aviver la prunelle... Sainte Rosalie m'assiste !... Vous gagneriez votre vie à ce métier-là, si vous en aviez besoin....

— Bonjour, mon père ! dit Raphaël. Savez-vous que je venais ici pour vous voir..... Dix minutes encore, et j'aurai terminé mon ébauche.....

Allez ! allez !... reprit le bénédictin de son ton paternel, j'ai récité l'office et j'ai fait ma besogne ; je me puis accorder une heure de récréation... Nuancez donc votre jaune de chrome d'un atôme de terre de Sienne. Là ! fort bien.

— Vous vous occupez de peinture, mon révérend ?

— Oui-dà ! J'ai eu ma galerie et j'ai manié la brosse... Et vous êtes venu à Montréal seulement pour me voir ?

— Sans doute.

— Moi seul ?

— Vous seul. Je ne connais personne autre au couvent.

— Sainte Rosalie vous bénisse ! Un bon vieux moine a plus de flair qu'on ne pense... Pourquoi ne jeteriez-vous pas un glacis de carmin sur ces pétales de roses ? beaucoup d'huile... Vos tubes sont bien secs...

Raphaël suivit docilement les conseils de fra Placido qui, n'y tenant plus, lui prit des doigts son pinceau, et acheva, en quelques instants, l'œuvre si bien commencée.

— Voyez-vous, disait-il, ceci prend tournure. C'est un tableau d'un moine du temps des rois d'Aragon, mort en odeur de sainteté. On ne sait pas son nom... Les rois Bourbon voulaient nous enlever cette merveille. L'archevêque leur a dit qu'il ne le changerait pas contre tout leur musée... Je parie qu'un anglais vous donnerait cent guinées de ce petit panneau. C'est assez ajouta-t-il, en posant la palette sur une chaise. On gâterait la copie à la voir mieux finir...

—Merci, mon père, s'écria Raphaël, enchanté. Vous êtes décidément un artiste !...

—Sainte Rosalie me pardonne mon petit orgueil... A mon âge, on ne doit plus manier que la plume, ou les grains de son rosaire. Et maintenant suivez-moi, mon garçon, nous avons à causer.

Le jeune homme referma sa boîte, remit son attirail, et suivit fra Placido, qui l'emmena vers le bas de l'église.

En passant devant l'autel de la Madone, à demi-enfoui sous des massifs de Camélias et qu'illuminaient des gerbes de cierges, Raphaël vit deux femmes agenouillées sur les dalles et qui priaient avec ferveur. L'une, toute embéguinée de dentelles noires, l'autre, vêtue avec élégance.

Il ne fut pas peu surpris de voir fra Placido s'approcher de celle-ci, et lui parler bas à l'oreille ; elle se retourna : c'était Cléonice de Palmaverde.

La princesse ne parut point troublée de la rencontre. Elle acheva sa prière, fit signe à la duègne, qui était donna Liberata Mirabel en personne, et suivit son oncle qui conduisait Raphaël par le bras, et le fit sortir par une porte latérale.

Tous quatre se trouvèrent alors réunis sur une petite terrasse, séparée du précipice par une balustrade de pierre, ombragée par des orangers séculaires, et d'où la vue s'étendait sur un vallon, hérissé de rochers et de broussailles.

Le peintre, interdit, salua assez gauchement la jeune patricienne, tandis que donna Liberata, prenant du champ, exécutait une révérence compassée. Le moine souriait toujours, de son air bonasse.

—Hé bien ! dit-il à Raphaël, n'êtes-vous pas content, mon cher hôte ? Un madrigal à ma nièce, je vous prie, car on vous dit poète...

La princesse eut un geste mutin : —Mon oncle, voici l'heure de prendre congé, dit-elle.

—Un instant, petite masque. Celui qui a fait les jours ne les a pas vendus. J'ai mille choses encore à vous dire. Je pense bien que ce fou de Palmaverde ne vous mène pas ce soir chez le vice-roi ?

—Hélas ! je l'en ai tant prié...

—Il a donc eu la barbarie de vous refuser ?

—Oui, mon oncle, répondit Cléonice en poussant un soupir. Et cependant toutes mes amies y vont, tout Palerme y sera, on assure même...

—Qui donc ? interrogea le moine, curieusement.

—On dit que la comtesse de Peyl, cette étrangère, si pâle et si triste, se montrera ce soir au bal... et qu'elle y conduira ses filles, ajouta Cléonice en jetant un coup d'œil à Raphaël.

—C'est beau ! grommela fra Placido ; et qu'importe, s'il vous plaît, votre babil et vos folies à un pauvre solitaire du cloître ?... Vous n'avez pas encore, princesse, rendu à ce cavalier, mon ami, le salut qu'il vous a adressé.

Donna Liberata Mirabel se hâta de balbutier une excuse, et la jeune fille, s'asseyant sur un banc de marbre, à côté du bénédictin, reprit en s'adressant à Raphaël :

—Avez-vous fait, monsieur, quelque nouvelle prouesse, depuis l'autre jour que vous empêchiez mes chevaux de nous mettre en pièces ?... Vous venez souvent au palais, mais vous y venez pour mon frère, et c'est à peine si j'ai pu vous remercier...

—Oh ! mademoiselle, interrompit le jeune homme, en ouvrant un médaillon où était une fleur desséchée, vous m'avez fait ce royal présent.

—Ah ! fit-elle en riant, ma cynoglosse bleue.

Une nuance rosée couvrit ses joues ; elle ajouta, d'une voix plus basse :

—Vous l'avez conservée !...

Le vieillard prit la parole d'un ton ému :

—Il y a des fleurs qui ne se flétrissent jamais, dont le parfum ne s'évapore pas, et qu'on garde toute la vie... Cueillez sous l'œil de Dieu un bouquet de ces fleurs bénies mes enfants !... La violette de l'humilité, le bluet de la modestie, le lys de la pureté...

—C'est le *sélam* des Persans, murmura l'artiste, fort troublé.

—Il faut parler par paraboles aux gens qui ne veulent pas entendre, reprit le moine avec un léger accent de rallerie. Il y a des choses qu'on devrait dire simplement : la malice des hommes dérange toute harmonie...

—Vous nous grondez mon oncle ? s'écria Cléonice, affectant le dépit pour cacher son embarras.

Sainte-Rosalie me pardonne ! Vous n'avez pas montré votre esquisse à ma nièce, Raphaël...

Il s'empara de la boîte et en tira le petit panneau, encore tout embus et luisant, le plaça dans son jour, à distance, et le contempla avec les mines satisfaites de l'amatteur de peinture, tandis que la princesse, aussi enthousiaste, poussait un cri d'admiration.

—N'est-ce pas que cette Vierge est admirable ? poursuivit don Placido Spagna. C'est vraiment la Rose Mystique, épanouie dans sa pure beauté ? Vous avez bien réussi votre copie, jeune homme, et mes petits conseils n'y ont pas été nuisibles !...

—Vous avez un grand talent ! dit enfin Cléonice, qui brûlait d'exprimer son sentiment. Comme on est heureux de pouvoir traduire aussi largement sa pensée ! Encore que ce ne soit pas ici une œuvre personnelle, on y sent l'inspiration du génie, car c'est avoir du génie que de comprendre et d'interpréter celui d'autrui.

La respectable donna Liberata crut devoir joindre ses éloges à ceux de sa compagne, mais on suppose que Raphaël les entendit sans daigner les écouter.

Il restait sous le charme de la voix pénétrante de la jeune fille, et remerciait d'un regard attendrie le bon moine.

Celui-ci reprenant son accent narquois et bonhomme, ajouta, d'un ton dégagé :

—Vous n'osez pas offrir ce tableau à ma nièce, monsieur Maillezais ? C'est une réserve louable, mais je vous en donne la permission, moi, le frère de père, et qui suis en somme, le chef de la famille, car si Palmaverde est prince, je suis prince aussi, malgré la bure qui me couvre.

—Il serait vrai !... s'écria l'artiste, transporté de joie. La princesse accepterait ?...

—Le souvenir d'un beau jour ! acheva Cléonice entraînée par un mouvement irréfléchi.

—Oh ! oh ! fit don Placido, je n'en voulais pas dire autant, ma nièce. Je me serais contenté de dire : le présent d'un ami.

—Ce titre est-il trop ambitieux pour votre serviteur ? interrogea Raphaël en s'inclinant avec respect.

—Demandez à mon oncle ? répartit Cléonice en baissant les yeux.

—Ma nièce je vous porterai demain ce tableau. J'ai à causer un peu avec mon neveu don Philippe. Il est temps que nous traitions de choses sérieuses trop longtemps négligées, surtout si au bal du vice-roi...

—Quoi donc ?

—Sainte-Rosalie me close la bouche !... C'est un défaut commun aux enfants et aux vieillards que de parler souvent mal à propos.

—Il sera donc question de moi, cher oncle, dans ce que vous direz à Philippe ?

—Encore, petite masque ? Oui-dà, il sera question de vous, et de lui, dit le vieillard en montrant Raphaël, et de bien d'autres aussi, qui ne soupçonnent pas que l'humble fra Placido s'occupe de leurs affaires, tout en récitant ses prières, et en cultivant son petit jardin.

Cette obstination du religieux à joindre son nom à celui de Cléonice ne laissait pas que de frapper Raphaël et de l'étonner. Mais il était trop heureux pour s'égarer dans une méditation laborieuse, et quelle que fut la singularité de la situation, il l'accepta sans conteste.

La romanesque Mirabel, qui devinait, en femme d'expérience, ce qu'on voulait taire, souriait complaisamment, et la princesse cassait de menues branches aux oranges pour se faire un odorant bouquet.

—Vous ravagez mes vieux arbres ! s'écria fra Placido. Ma nièce votre carrosse vous attend. Allez réciter un *Ave Maria* devant notre Madone, et repartez bien vite pour la ville, moi je garde ce cavalier, à qui j'ai affaire pour un moment.

Cléonice se leva :

—A demain, mon oncle. Que faut-il dire à Philippe de votre part ?

—Qu'il soit prudent, et qu'il comprenne enfin que le faucon ne peut éclore dans le nid du vautour.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

—Répétez mes paroles, et ne vous inquiétez pas de leurs sens, ma chère fille.

—Mademoiselle, dit Raphaël, jamais je n'oublierai...

—Ma nièce, l'interrompit encore le moine, donnez votre main à monsieur Maillezais. C'est un gentilhomme que j'estime et que j'aime, et qui veut me plaire lui plaira.

—Gentilhomme !

—Et des plus nobles qui soient. Mais tu es plus noble cent fois par le cœur que par la naissance, s'écria fra Placido avec chaleur. Va, mon enfant, tu as su vivre sage dans l'adversité, la récompense est proche.

—Princesse, il est l'heure, fit observer la vieille Mirabel qui songeait à la collation de midi.

Raphaël, au comble de la surprise, effleura de ses doigts tremblant le bout des gants de la princesse, et rendit à donna Liberata révérence pour révérence.

Quand il releva la tête, les deux femmes avaient disparu, ainsi que le moine, par la petite porte de la chapelle.

Pensif, il s'accouda sur la balustrade. Une espérance folle naissait en lui, et son âme s'ouvrait à une émotion bien douce, qui jusqu'alors lui était inconnue.

## II

### Pourquoi le comte de Clello Zadoer avait une si particulière estime pour le bandit Argentin.

Dès que fra Placido parut, le jeune homme s'élança vers lui :

—Elle est partie ? s'écria-t-il. Sitôt !

—Eut-il pas fallu qu'elle passât la journée à vous écouter ? répartit le moine en raillant. Le carrosse descend la route de Palerme, au trot de quatre bonnes mules... Et je suppose que vous allez partir aussi, mon garçon, car vous ne trouveriez à Monréale que maigre pitance... Voici que la cloche va m'appeler au réfectoire.

—Mais n'avez-vous pas à m'entretenir, mon révérend père ?...

—Ajourné !

—Mais je venais moi-même...

—Pour m'interroger ? Inutile !

—Mais il me semblait...

—Tout vient à point à qui sait attendre !...

—Mais j'ai besoin de conseils...

—Le meilleur conseil est celui qu'on ne demande pas.

—Mais une explication...

—La meilleure explication est celle qui vient en son temps.

—Mais vous m'avez retenu en me disant.....

—Sainte Rosalie vous guérisse de cette intempérance de langue ! s'écria le moine avec colère. Quelle mouche vous pique ? Je sais de vous et sur vous tout ce qu'il m'importe de savoir... Vous n'avez rien à m'apprendre. Je ne dois rien vous révéler... Et le seul avis que j'aie à vous donner, est celui que je donne à votre ami Palmaverde chaque fois qu'il me peut entendre : *Prudens esto !* Sur quoi, remettez le sac au dos, et Dieu vous accompagne.

Il ouvrit la poterne par laquelle on communiquait de la terrasse avec le monastère, poussa Raphaël devant lui, et lui fit traverser le cloître magnifique, entouré de colonnes en marbre blanc, à chapiteaux fouillés avec un art exquis, au centre duquel s'étendait un parterre orné de statues et de fontaines.

La cloche sonnait l'*Angelus*. Les portes des cellules s'ouvraient une à une et sous les arceaux des galeries passaient lentement des bénédictins, à la démarche grave, à la tête rasée, qui se rendaient en silence au réfectoire.

Fra Placido conduisit Raphaël jusqu'à la porte du couvent, et là, toujours avec son accent de bonne humeur familière. Il lui dit :

—Au revoir, mon fils, et sois sage ! A demain, *Monseigneur*.

Sur ce mot, que déjà la dame aux étoiles avait adressé au jeune homme il lui serra la main et entra en toute hâte, comme les derniers tintements de l'airain vibraient dans l'espace.

Raphaël se trouva assez déconfit, sur la place de Monréale, ceinte de palais et de masures, bâtis pêle-mêle.

Si étonné et troublé qu'il fut, et même un peu las de ces réticences, de ces énigmes, de ces intrigues qui se croisaient autour de lui, il ne s'attarda point à réfléchir, mais avisant un *trattoria* d'apparence hospitalière, il y entra, saluant la maisonnée d'un retentissant appel.

On lui dressa un couvert, sous une treille où commençaient à pointer sur les sarments tordus les

feuilles frissés de la vigne, mêlés aux lianes déjà touffues de la clématite. Il y avait de l'eau glacée dans une cruche d'argile noire et poreuse, du vin clair et dans un *fiasco* rebondi, clissé de paille, des mets savoureux dans les écuelles de faïence colorées.

Raphaël se mit à table, avec la joyeuse insouciance de la vingtième année, et fit honneur à ce repas champêtre.

Il s'estimait heureux, et souriait à cet avenir couleur de rose dont le séparait un voile qu'il était impatient de déchirer. L'image radiante de Cléonice planait sur sa rêverie consoleillée, et l'enfant se complaisait au trouble charmant de son cœur, ouvert tout à coup à de nouvelles ambitions.

Ce jour-là donc, il trouvait que tout était plus beau que la veille, le ciel plus pur, les arbres plus verts, la campagne plus fleurie.

Quand il eut payé son écot, il confia sa boîte à couleurs à un petit paysan qui, en échange d'une piastre d'argent consentait à la porter jusqu'à Palerme. Il traversa la place en fredonnant une ariette, et quitta Monréale, en saluant d'un regard le portail majestueux de la cathédrale.

La route serpentait, blanche et poudreuse, dans l'étroit vallon plein de lentisques et de caroubiers, dont la riante verdure enchassait les flancs polis des roches de marbre.

Raphaël marchait allégrement, et sa pensée lui représentait sans cesse des espérances de bonheur. A le voir si gai, souriant et lesté, son guide, dont les yeux noirs, les cheveux de soie, le nez busqué, le teint olivâtre trahissaient l'origine sarrazine, son guide s'enhardit, et lui adressa la parole en dialecte sicilien.

—C'est la première fois que vous venez ici, n'est-ce pas ? Vous êtes des pays qui sont au delà de la mer ? Pourquoi n'avez-vous pas les cheveux roux, comme les autres Anglais ?

—Je ne suis pas Anglais, mais Français, répondit Raphaël, que cette curiosité enfantine amusait. Mais, dis-moi, comment t'appelles-tu ?

—Tancredi, pour vous servir, Seigneurie.

—Tu ne travaille pas ?

—Si, quelquefois. Je fais la roue pour divertir les nobles étrangers, qui me jettent une piécette. Je cueille les oranges, quand on manque d'ouvrières pour la besogne. Mais j'aime mieux regarder le ciel et la mer : une tranche de pastèque me nourrit, je dors à la belle étoile, et j'attends d'avoir quinze ans pour prendre le fusil.

—Tu veux être soldat ?

—Oh ! non. Soldat du roi de Bourbon qui est à Naples ? Non. Je serai soldat du roi de Sicile, quand la Sicile aura son roi.

—Qui t'a donné ces idées-là ?

—J'écoute les hommes qui devaient, le soir, au clair de lune, sur la place. Je suis trop petit, et j'ai une mère, qui est vieille ; sans cela, je serais déjà parti.

—Mais ce fusil que tu désires ?

—Le chef me le donnerait..

—Quel chef ?

—L'Argentino. Il était ici, hier soir, avec trente de ses braves. On dit qu'il va se joindre aux Neuf de la Croix-Blanche pour enlever le vice-roi et proclamer l'indépendance de la Sicile.

—Tu veux être bandit ! s'écria Raphaël que le jeune drôle commençait à intéresser. Pauvre enfant ! c'est une misérable vie, et qui finit presque toujours par la corde et la potence..

—Ou par un coup de feu, au coin d'un bois, l'interrompit Tancredi, avec une ardeur farouche. Je sais cela. Mais quelle existence magnifique !... De l'argent à profusion, des plaisirs sans trêve, la bataille, la chasse aux *campieri*, et par dessus tout la liberté ! Savez-vous que les hommes de l'Argentino ont parfois jusqu'à cent écus chacun de part de prise en une seule semaine.

—Les voleurs n'entrent pas en paradis, s'écria Raphaël en riant de l'ingénuité du petit paysan, et de son impudence naïve.

L'enfant mouilla son pouce du bout de sa langue et traça vivement le signe de la croix sur son front. Puis il jeta un regard défiant sur son compagnon, et pour rompre brusquement cet entretien qui parut lui déplaire, il prit les devants sans ajouter un mot.

Comme il dépassait un rocher enfoui sous la mousse, et que couronnaient des plants, d'aloès aux feuilles charnues, Raphaël se trouva

face à face avec un grand garçon à la démarche indolente, qui s'avancait lentement, sa veste de velours jetée comme une cape espagnole sur sa chemise.

Il reconnut Zeno. Le corfiote s'empressa d'ôter son bonnet, avec force exclamations de surprise, compliments et saluts :

—Votre Excellence toute seule, sur la route de Monréale, quand le bruit court que l'Argentino bat la campagne ! s'écria-t-il en levant les bras au ciel, et prenant un air apitoyé. Quelle imprudence ! Le lieu sera propice pour...

—La paix, maître Zeno ! l'interrompit Raphaël d'un ton moqueur. On me rompt la tête avec cet Argentino dont tout le monde parle, et que personne ne voit.

—Et votre Excellence entre à Palerme ? reprit le vagabond, qui n'insista point. En ce cas, je l'accompagne.

Il s'empara de la boîte que Tancredi lui abandonna volontiers, après avoir toutefois tendu la main à Raphaël qui lui remit le salaire promis. L'enfant s'enfuit à toutes jambes, en poussant deux cris stridents.

—Que dit-il ? interrogea l'artiste, étonné.

—Il remercie votre Excellence, que je suis bien heureux d'avoir rencontrée, répondit Zeno en remettant son bonnet de laine sur sa chevelure bouclée.

—Tu allais à Monréale ?

—Heu ! quand on n'a rien à faire on se promène, et c'est aujourd'hui jour de promenade pour tout le monde. Car j'ai croisé tantôt le carrosse doré et blasonné de la jolie princesse Cléonice.

—Où vas-tu ? s'écria le jeune homme, en voyant le corfiote quitter le grand chemin pour s'engager dans un chemin ombreux qui serpentait au flanc de la montagne.

—Je prends la traverse. C'est plus court.

—Je ne veux pas quitter la route.

—Votre Excellence devrait se laisser conduire. Ce sentier abrège la distance, et passe devant une maison où vous serez bien aise d'entrer.

—Vraiment ?

—J'ose affirmer que j'en suis certain.



--Zeno, ici ! cria Raphael en agitant sa houssine d'un air de menace.

Le corfiote se mit à rire :

--On ne m'effraie pas avec un pareil joujou, dit-il. Mais cessons de plaisanter, puisque vous n'entendez pas à demi-mot. Vous n'imaginez pas que j'aie fait un pareil voyage, en plein soleil de midi, pour mon plaisir. Sachez que j'ai un message pour vous.

--Un message ? répéta Maillezais, en fronçant le sourcil.

--Oui. C'est une dame qui m'envoie.

--Une dame ?

--Oui. Elle vous attend

--Par le ciel ! explique-toi, imbécile.

--Merci. Voilà un mot d'amitié qui vous coûtera un fiasco de vin de Marsala. Venez donc, acheva Zeno, de sa voix caressante.

Raphael haussa les épaules :

--Que signifie tout cela ? dit-il avec une vive irritation.

--La signora Stella vous expliquera mieux que moi.

--Quoi ! c'est la dame aux étoiles.

--Elle-même. Et dans le cas où vous refuseriez de me suivre, elle m'a enjoint de vous rappeler que la victoire vient de la croix.

--Marche ! s'écria Raphael, en poussant Zeno du bout de sa cravache. Je n'hésite plus.

--Et bien vous faites, monsieur Raphael Maillezais ! s'écria une voix railleuse. Votre obéissance, peut être, sa récompense !

Le jeune homme se retourna et vit un cavalier, monté sur un beau cheval alezan, à tout crins, qui s'était approché sans qu'on l'eût entendu, et qui le regardait avec un sourire moqueur.

--Ah ! c'est vous, monsieur le comte de Clelio Zadoer ? riposta Raphael, dont la voix prit un accent d'indéfinissable dédain. Vous écoutez.

--J'écoutais.

--Ecouter n'est peut-être pas le terme exact : Il faudrait dire épier.

--Je vous épiais donc, répartit froidement Clelio.

--L'aveu est net. L'action est-elle digne d'un gentilhomme ?

Le comte sauta légèrement à terre. Il jeta la bride de son cheval à Zeno, qui attendait en silence la fin de ce

colloque. Il s'approcha ensuite de Raphael, et lui prenant le bras :

--Monsieur, lui dit-il sans se départir de sa froide politesse, vous plaît-il que nous causions un moment ? Je crois que nous avons des choses intéressantes à nous dire : l'endroit est propice, aucun témoin que ce garçon, qui m'est dévoué et qui ne me gêne pas.

--Je suis à vos ordres, répondit Raphael.

Il suivit Zadoer dans une petite clairière, entourée de toutes parts d'une haie d'arbustes d'où s'élevaient de grands cyprès au sombre feuillage, et parsemée de quartiers de roches couverts de ronces

--Monsieur, reprit Zadoer en s'arrêtant au centre de la clairière, j'ai à vous donner un avertissement, un avis et un conseil.

--C'est beaucoup à la fois ! observa Raphael du même ton de hauteur que son adversaire affectait.

--Je sais être généreux, même avec mes ennemis.

--Je suis donc votre ennemi ?

--Je serais un niais d'en douter.

Depuis que nous nous connaissons, vous avez, à mon égard, une attitude qui m'offense. Mais j'ai d'autres motifs de vous haïr : Vous me gênez.

Le jeune homme lui lança un regard singulier.

--Voici l'avertissement, poursuivit Zadoer, qui se mordit les lèvres de rage : Ne vous mettez pas sur mon chemin, parce que j'ai l'habitude d'aller droit devant moi, et si je rencontre un obstacle, je le brise.

--Fort bien ! l'avis, maintenant.

--L'avis ? Connaissez-vous l'histoire d'Italie, monsieur ? Il y avait à la cour de Ferrare une illustre princesse et un illustre poète. Le poète admirait trop la princesse, il fut mis en prison. Torquato Tasso a perdu son génie pour Eléonore d'Este : vous perdrez la vie pour...

--Ne prononcez pas son nom ! s'écria Raphaël d'un ton si impérieux que Zadoer n'acheva pas.

Et d'une voix frémissante, il ajouta :

--Le conseil ?

Le comte reprit, après un instant de réflexion :

--Je ne veux pas jouer au plus fin avec vous, monsieur Raphaël Maillezais. Vous n'êtes en Sicile

que depuis un mois à peine. J'ignore pourquoi vous y êtes, mais je sais que de mystérieux protecteurs vous y ont appelé... Vous me comprenez assez. Eh bien ! croyez-moi, embarquez-vous sur le premier paquebot qui fera voile pour Naples. Partez sans voir Palmaverde, sans avertir le docteur Pompée : Vous y gagnerez cent mille francs...

--Et si je refuse de partir ?

--Ne vous en prenez qu'à vous-même des conséquences que pourrait avoir votre obstination. Il y a des secrets qui tuent ceux qui les ont surpris.

--Vous m'offrez donc cent mille francs pour m'éloigner ?

--Le double, s'il le faut.

--Seigneur Clelio Zadoer, je n'ai pas l'âme vénale, répondit le jeune français avec l'accent d'une indignation contenue, et le piège que vous me tendez est trop grossier pour que j'y tombe. Je suis venu en Sicile de mon plein gré, je n'en partirai que par ma seule volonté. Je n'accepte donc ni votre avertissement, ni votre avis, ni votre conseil. Et savez-vous pourquoi je ne crains pas vos menaces ?

Zadoer ne fit pas un mouvement. Une pâleur mate avait envahi ses traits :

--Parce que j'ai sur vous un immense avantage.

--Lequel ?

--Vous ne me connaissez pas, et moi, je sais parfaitement qui vous êtes. Zadoer tressaillit.

--Je n'avais pas de but, poursuivit Raphaël d'un ton passionné, je m'en suis donné un : Celui de démasquer les imposteurs.

--Prenez garde ! cria le comte, dans les yeux duquel brilla l'éclair de la colère.

Sa main, sous son léger manteau de laine blanche tourmentait la poignée de son couteau de chasse.

--De quoi aurais-je peur, monsieur le comte ? reprit Raphaël, de sa voix tranquille. Je quitte à l'instant don Placido Spagna et sa nièce, la princesse Cléonice. La signora Stella m'attend chez elle. S'il m'arrivait un accident, dit-il en appuyant sur les mots, les Neuf de la Croix-Blanche vous en demanderaient compte, en attendant que les juges pussent résoudre cette simple question, à savoir pourquoi l'Argentino ravage les environs de

Palerme, seulement lorsque le comte Zadoer est absent de Palerme...

—Je vous hais ! rugit Zadoer, en levant sa main armée du couteau. Je vous tueraï.

Raphaël, se croisant les bras sur sa poitrine, lui lança un regard de défi.

—Pas aujourd'hui ! répondit-il avec un calme surprenant. A l'avenir, je me garderai.

—Oser m'accuser !...

—Je ne suis pas un délateur. Mais, à mon tour, je vous offre un conseil : Ne tentez rien contre la princesse de Palmaverde ; cachez au fond de votre âme corrompue l'orgueilleuse et folle espérance que vous avez conçue. Cléonice de Palmaverde aurait pu devenir l'épouse de Clelio Zadoer. Moi vivant, elle ne sera pas la femme déshonorée d'un assassin et d'un voleur !

Cette injure, au lieu de provoquer la fureur du comte, sembla, au contraire, l'apaiser. Il éclata de rire en repoussant le couteau dans sa gaine, et proféra d'une voix rauque :

—Vous, vivant !...

—Ne menacez pas !

—Sang de moi ! vous allez vite en besogne, s'écria Zadoer en ricanaient. Avez-vous déjà oublié vos serments ? Demandez à Palmaverde pourquoi l'Argentino est un des Neuf de la Croix-Blanche ? Demandez au docteur Pompée pourquoi le bandit se travestit en grand seigneur ? Demandez à la signora Stella qui est Clelio Zadoer ? Et quand tous les trois vous auront répondu, nous réglerons nos comptes, Raphaël Maillezais... Sachez, maintenant, qu'une seule parole sur ce qui vient de se passer entre nous, serait la condamnation de Cléonice de Palmaverde. Sa vie me répond de votre silence.

Il s'éloigna sans se hâter, se remit en selle d'un bond, fit un gracieux salut au jeune homme qui l'avait suivi, tout interdit, et partit au galop dans la direction de Monréale, en jetant sa bourse à Zeno qui l'attrapa au vol.

Une heure plus tard, le corfiote et Raphaël qui n'avaient pas échangé un seul mot tout le long de la route, heurtaient à la porte du casino mauresque, dont les murailles blan-

ches se miraient dans un étang bordé de palmiers et de citronniers. L'écuyer Giacomuccio introduisit aussitôt Raphaël auprès de sa maîtresse.

## III

## Par ce signe, tu vaincras !

En pénétrant dans le mystérieux logis de la dame aux étoiles, Raphaël Maillezais avait éprouvé un trouble profond, et cette impression fut plus vive encore lorsqu'il aperçut, debout au milieu du petit salon où elle l'attendait, cette femme qui semblait avoir une si étrange influence sur sa destinée.

Malgré la petitesse de sa taille et la grâce élégante de ses mouvements, elle avait une dignité souveraine : la noblesse de son attitude imposait le respect. Les plis miroitant de sa longue traîne de satin noir s'évasaient autour d'elle, et sous la dentelle de sa mantille, les rubis de son diadème jetaient des feux rouges.

Une lumière affaiblie tombait des hautes fenêtres cachées sous des rideaux d'épaisse guipure flamande et des lambrequins d'un velours violet semblable à celui qui tendait les murailles.

Aucun ornement n'égayait la sévère ordonnance de cette pièce, meublée seulement d'une bibliothèque en ébène sculpté et d'un grand coffre plaqué de naere, soutenu par quatre griffons de cuivre.

La signora Stella, — ou plutôt Nighméh-Semma, — s'assit, et montrant au jeune homme un siège en face du sien :

—Vous venez de Monréale ? lui dit-elle d'une voix dont elle ne pouvait déguiser l'altération.

—Oui, madame, répondit-il, étonné.

—Vous avez vu la princesse Cléonice ?

Il s'inclina, silencieux. Cette question, ainsi faite, le jetait en défiance.

—Je vois, reprit-elle, un peu émue, que vous n'êtes point préparé à l'entretien sérieux que je comptais vous demander. Mais, il serait dangereux de l'ajourner, et si vous pouvez m'accorder votre attention pendant une heure...

—Je suis prêt à vous obéir, madame, dit Raphaël en s'inclinant.

Nighméh renvoya d'un geste l'écuyer Giacomuccio qui était resté là soulevant la portière du bout de ses doigts. Puis elle regarda le jeune homme qui, malgré son calme apparent, ressentait cette trépidation nerveuse qui précède les grandes luttes morales.

Brusquement, sans préambule, et fixant sur lui sa prunelle diamantée, elle lui dit :

—Vous êtes affilié aux chevaliers de la Croix-Blanche ?

Il tressaillit, mais ce fut d'une voix ferme qu'il répondit :

—Madame, de quel droit m'interrogez-vous ?

—Ah ! fit-elle en souriant, j'aurais plus d'un droit à faire valoir, mais puisque vous êtes si discret, je me contenterai de vous rappeler que la victoire vient de la Croix.

—Vous aussi, madame ? s'écria Raphaël, exagérant le ton de la surprise. Le secret des Neuf, ce me semble, est le secret de la comédie ! Ce soir, au bal du vice-roi, les masques se répéteront l'un à l'autre le mot d'ordre, et le vice-roi lui-même prendra sa part de l'intrigue !

... Mais je me hâte de vous assurer que je n'appartiens pas à l'ordre de la Croix-Blanche que j'ignore tout ce qui l'intéresse, et que je n'ai aucun souci d'en apprendre plus que je n'en sais.

—Aucun souci ?

—Assurément. J'ai cédé à une curiosité irréfléchie...

—Ne mentez pas !

—Je ne mens jamais.

—Il ne s'agit point ici de faire de la diplomatie, reprit la bohémienne avec un accent persuasif. L'heure est solennelle. Entre vous et moi, aujourd'hui, tous les voiles doivent tomber.

—Madame, je dois vous arrêter avant que vous parliez plus librement, déclara le jeune homme, d'un ton non moins décidé. Je n'aime ni les équivoques, ni les situations fausses. La mienne, ici, ne me paraît pas suffisamment expliquée. J'ai dix-neuf ans, je ne suis plus un enfant. Elevé dans la solitude et développé par le sentiment de mon isolement dans le monde, je me suis accoutumé à réfléchir, à ne rien faire qui n'ait été délibéré, et surtout à ne me fier qu'à moi-même;

l'autre d'un tuteur dont la direction n'épargne la peine de penser. Je me considère comme seul responsable de tous mes actes.

—Où voulez-vous en venir ? demanda Nighmèh-Sèmma, en fronçant le sourcil, irritée qu'elle était de rencontrer une résistance imprévue.

—Simplement à ceci : Que je ne veux pas être un jouet entre les mains de gens qui n'ont aucun droit sur moi.

—Je ne comprends pas.

—Vous allez comprendre. J'ai vécu des bontés d'un protecteur qui ne s'est révélé à moi que par ses bienfaits.

—Je le sais.

—J'ai accepté, par faiblesse, par ambition peut-être, des sommes d'argent que je supposais m'appartenir par héritage, et qui pouvaient être... une restitution. Je sais maintenant que le protecteur inconnu auquel j'ai dû mon opulence relative est un des chevaliers de la Croix-Blanche...

—Eh bien ?

—Je ne puis accepter dorénavant une fortune dont la source m'est inconnue. J'estime la liberté un bien plus précieux que la richesse et ne veux point aliéner ma liberté. La reconnaissance pèse à qui ne connaît pas le mobile du bienfait. Si l'on a cru payer mes services, on s'est trompé. Je ne suis point engagé, et pour le dire une bonne fois, j'entends me soustraire à cette domination occulte qui me gêne, et vivre désormais du travail de mes mains.

—Que dites-vous, Raphaël ? s'écria la signora, stupéfaite.

—Je dis qu'il me déplaît d'être mêlé à des intrigues dont le but m'échappe, qu'il me déplaît d'obéir à un pouvoir qui s'exerce dans l'ombre, qu'il me déplaît d'être l'instrument de combinaisons que ma conscience réprouverait sans doute, car on se cache pour les mettre en œuvre, et quand on fait le bien, on n'a pas besoin de se cacher.

—Et quels sont vos projets, à vous ? interrogea Nighmèh, dont la voix eut un léger accent de raillerie, bien que l'altière créature fut singulièrement troublée par la fermeté du langage de Raphaël.

—Que vous importe, madame ?

—Puisque vous redoutez à ce

point les ténèbres, et que vous aimez la vérité éclatant au grand jour, pourquoi dissimuler ?...

—C'est juste. Mes projets n'ont rien que de très ordinaire. Je compte m'embarquer sur le prochain paquebot, rentrer en France, choisir une carrière qui me puisse donner l'indépendance.

—Et vous abandonneriez vos amis de Palerme ?

—Jusqu'à ce qu'il me soit permis de traiter avec eux d'égal à égal.

Nighmèh sourit. Après une pause assez longue, elle laissa tomber de ses lèvres ces deux mots :

—Et Cléonice ?

Une ardente rougeur envahit les traits du jeune homme. Il baissa les yeux. Une larme, aussitôt séchée, perla sous sa paupière, puis il redevenant pâle. Il murmura doucement :

—Cléonice !

—Eh quoi ! vous partiriez, après tout ce que vous a dit Philippe de Palmaverde ? Vous partiriez, ayant au cœur une telle espérance ? Ce serait un trop beau sacrifice !

—En effet ! repartit le jeune français avec amertume. On m'a leurré de si belles promesses !... J'ai pu sourire à des illusions qui sont, après tout, celles de mon âge, mais espérer !...

—Vos résolutions ont été promptes.

—Non. En arrivant à Palerme je me suis pris à ces folles visées. Le mystère est un grand attrait pour la jeunesse, qui ne soupçonne point le mal, qui s'éprend du merveilleux, et se jette aux aventures !

—Qui donc vous a mis en garde ?

—Personne. L'extraordinaire ne m'eut pas effrayé. Mais je ne vois autour de moi que manœuvres étranges. Ce ne sont que des gens affublés de faux noms, personnages de tragédie qui parlent un langage de convention : ce ne sont que sanglants souvenirs. Nul n'agit ouvertement, au grand jour : un docteur Pompée, qui vient on ne sait d'où..... Un Zadoër qui court la montagne sous un masque.... Et vous-même, vous qui vivez dans la retraite, entourée d'un luxe royal, et qu'on désigne d'un surnom... qu'une cantatrice dédaignerait...

—Vous êtes sévère !

—Il ne m'appartient pas de juger, madame. Je constate.

—Monsieur Maillezais, reprit Nighmèh-Sèmma après un moment de réflexion, tout ce que vous venez de me dire serait plein de sens, si je ne vous avais, dès l'abord, prévenu que cet entretien a précisément pour but de dissiper vos préventions et d'expliquer ce qui vous a justement paru anormal dans votre existence depuis votre arrivée en Sicile.

Raphaël acquiesça par un geste à ces paroles, mais il eut l'habileté de garder le silence. Nighmèh comprit ce que cette réserve indiquait de pénétration. Elle lança au jeune homme ce regard qu'on accorde à un adversaire digne de soi ; elle poursuivit ensuite :

—Je n'ai aucune raison de vous cacher que j'assistais à cette réunion des Neuf de la Croix-Blanche où vous fûtes admis en présence du conseil.

—Votre voix me l'avait déjà révélé, madame.

—Vous êtes pour le monde, M. Raphaël Maillezais, orphelin, artiste de quelque talent, riche de quelques milliers de francs, et que l'amour des voyages fait errer çà et là. Vous avouerez, que, dans une si médiocre situation, il est présomptueux à M. Raphaël Maillezais d'aspirer à une Altesse ?

—Madame !...

—Les Palmaverde sont nobles entre tous les patriciens de la Sicile et possèdent une fortune immense. Cléonice est fort belle, et de plus, fille digne de la race illustre dont elle est issue... Mais nous ne sommes plus au temps où les bacheliers épousaient des princesses.

Raphaël réprima un mouvement de colère. Il voulait maintenant écouter jusqu'au bout.

—Pour vos protecteurs, vous êtes... un protégé, sans nom, sans famille, sans ressources. Peut-être eussiez-vous pu devenir entre leurs mains un instrument utile, comme vous l'aviez pressenti. Pour moi, vous êtes...

—De grâce, achevez, madame.

—Vous êtes l'homme du destin.. Ecoutez ! ajouta la tzigane en fermant la bouche à Raphaël par un geste plein d'éloquence. Il y a vingt ans que je travaille à l'œuvre que vous êtes appelé à terminer. C'est moi qui vous avais confié à

cette pauvre veuve de Maillezais, en France, Eugénie Gabert. C'est moi qui vous ai fait élever. Depuis vingt ans, je ne vous ai pas perdue de vue un seul instant, et je connais votre vie jour par jour.

—Êtes-vous ma mère, s'écria Raphaël en frissonnant, comme si, à cette pensée, une angoisse de terreur l'eût saisi.

La reine des Bohémiens, à cet accent de répulsion et d'effroi laissant voir une tristesse amère. Ses mains tremblèrent ; une pâleur fugitive envahit ses joues bistrées.

Elle pencha la tête, frappée de stupeur.

—Vous n'êtes pas ma mère !... prononça lentement le jeune homme, depuis que vous me parlez mon cœur n'a pas battu plus vite.

—J'aurais voulu avoir un fils comme vous ! murmura Nighmèh.

—Est-elle vivante ? interrogea l'enfant, avec une impétueuse ardeur.

—Vous étiez encore au berceau, lorsque son âme s'envola vers le ciel.

—Et mon père ?

—Ah ! vous avez soif de savoir, maintenant ! Patience !... Mais si je n'ai pas remplacé auprès de vous la mère que Dieu vous avait reprise, j'ai du moins rempli les devoirs d'une tutrice fidèle, alors que j'aurais pu vous laisser dans la misère obscure à laquelle vous étiez condamné. Vous me jugerez un jour. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai réparé, autant qu'il était en moi, le mal que des ennemis puissants vous avaient fait, et que j'ai de l'orgueil à vous voir si beau, si noble, si franc de cœur et si grand d'intelligence. Pourtant, je ne suis pas chrétienne...

—Qu'êtes-vous donc ? répartit Raphaël, subjugué par le charme de cette voix mélancolique et douce, qui exprimait des sentiments si purs et qui vibrait parfois, dure et métallique, trahissant une âpre énergie, une volonté indomptable.

Elle se leva, redressant le front avec une majesté de reine.

—Qui je suis ?... Lorsque Tamerlan jeta ses hordes dans l'Inde, il trouva aux bords du Gange les derniers débris d'une race antique, celle des Rômes, qui vivaient autrefois en Egypte, au temps des rois pasteurs et des Pharaons de Mem-

phis. Le conquérant emmena ces tribus à sa suite, avec ses Mongols... Elles errèrent sur ses traces... Puis elles passèrent en Europe, s'éparpillant dans les différents royaumes de la chrétienté, condamnées à l'existence vagabonde des exilés qui n'ont plus de patrie. On les appelait des *Zingari*, des bohémiens, des idolâtres ; les Hongrois seuls les reconnurent pour le peuple des Pharaons et les nommèrent *Pharohneph*... Pourchassés et persécutés, comme les enfants d'Israël, les déicides, ils ne purent se fixer nulle part. Quelques bandes s'établirent en Transylvanie, en Valachie... C'est là que je suis née, car c'est à cette race que j'appartiens.

—Vous ?... impossible.

—Je suis l'Étoile du ciel, Nighmèh-Semma, la reine du peuple de Pharaon !... Je descends de la reine de Saba, de Rhamsès, de Nectanebo... Mes ancêtres régnaient avant que votre Europe fût civilisée, avant même que Romulus eût fondé Rome par un fratricide. Voilà ce que je suis, enfant !...

Raphaël, debout, s'inclina, dompté par la fierté tranquille et la dignité de cette femme, unique rejeton de cette dynastie trente fois séculaire.

—Il y a mille ans, continua-t-elle avec autant de calme que si elle eût parlé des choses les plus ordinaires et les plus naturelles, il y a mille ans que de père en fils, dans ma famille, on se transmet, avec le pouvoir souverain que reconnaissent tous les bohémiens dispersés sur la surface du monde, une tradition qui est toujours l'idée dominante des peuples vaincus : la reconstitution d'une patrie où se rassembleront nos tribus, sous le sceptre des fils de Pharaon. Pendant ces mille années des trésors ont été entassés, et j'en suis dépositaire... Mais je suis femme, et la race royale va s'éteindre avec moi. A qui donner la couronne ?

Raphaël l'écoutait avec une stupeur toujours croissante, et se demandait s'il faisait un rêve, ou si vraiment ces incroyables révélations exprimaient la vérité.

Il doutait, et comment douter, cependant, en présence de cette femme, au visage auguste, à la voix impérieuse et vibrante, et qui affirmait si hautement ?

—L'Europe nous eût renoués, dit Nighmèh, si nous avions voulu nous y tailler un royaume aux dépens des grands états qui se disputent des lambeaux de territoire... L'Egypte est à Mahomet. La Sicile n'est à personne... Cette île a tant de fois été conquise que la race qui la peuple est un mélange de tous les sangs... Elle est africaine par les mœurs, et, séparée de l'Europe, elle y tient par son histoire et par sa situation... Elle ne veut pas se soumettre à Naples, rivale de Palerme. Elle n'obéit aux rois Bourbons que par la force. Elle est prête à la révolte, mais la révolte achèvera de l'épuiser... C'est alors que, répandant l'or à pleines mains, soutenue par une armée, je ferai valoir mes droits...

—Vos droits ?

—Mes prétentions... Qu'importe le mot ?

—Chimère !

—Oh non ! J'avais besoin de complices. J'ai fondé l'association de la Croix-Blanche ; son but apparent est de fomenter la révolution sicilienne et de proclamer l'indépendance de la Sicile. Son but réel, c'est de seconder mes efforts. Je puis te dire tout... Don Philippe de Palmaverde me répond du patriciat, qu'il a enrôlé sous notre bannière : David Stoloro commande aux milices nationales ; le duc de Scandian me livre la finance, les banquiers, les gens d'argent et d'industrie ; Pericles Orestis, les aventuriers de bas étage qu'il enrégimente dans toutes les villes ; Zadoer, l'Argentino, qui entretient la terreur et qui est l'exécuteur de nos arrêts, a cent démons à lui, dans son château de la montagne... Un autre, que je ne puis nommer, est mon agent auprès des sociétés secrètes de France, d'Italie et d'Allemagne. Francs-maçons et carbonari sont nos alliés ; et par eux, nous aurons l'appui des gouvernements, qu'ils soutiennent ou qu'ils renversent à leur gré...

—Madame, après de tels aveux, dit Raphaël devenu grave et sombre, il faut que j'obéisse ou que je meure ! Pourquoi m'avez-vous dévoilé ces formidables secrets, et que voulez-vous de moi ?

—Commence-tu à croire que la trame est bien ourdie et que le plan peut réussir ?

--C'est une conspiration !

--Il ne comprends pas ! cria cette femme avec le désespoir indicible de l'ambition déçue. Qu'importent les moyens si le but est louable ? dit-elle encore. Mais il me reste à te révéler...

--Je ne puis en attendre davantage. Etranger à ce pays, j'ai encore le droit de me taire : n'ajoutez rien qu'il soit de mon devoir de dénoncer.

Nighmèh eut un mouvement d'inquiétude.

--Enfant ! reprit-elle en pâlisant, ce n'est pas un peuple idolâtre qu'il s'agit de reconstituer ; c'est un peuple païen, qu'il faut ramener à l'Évangile !... Oui, c'est mon but. La loi du Christ est la seule vraie... Eh bien ! c'est un roi que je veux donner à mes sujets, un roi chrétien. Nighmèh-Sémma ne ceindra la couronne que pour affirmer son droit, et pour acquérir le droit de la transmettre à un plus digne.

--Oh ! exclama Raphaël, ébloui, éperdu.

--Tu es l'héritier d'une maison illustre, poursuivit la bohémienne. Ton nom brille à toutes les pages de ton pays. Moi seule je puis le dire, ce nom ! Moi seule, je puis produire les preuves de ta naissance. Que je le veuille et tu seras demain un grand seigneur, riche à millions.

--Moi !... moi !... balbutia le jeune homme.

--Que cela soit ainsi ! Crois-tu que les monarques, mes frères ! ne reconnaîtraient pas les faits accomplis, si, au lieu de traiter avec une aventurière, ils avaient à compter avec un prince, allié à toutes les maisons souveraines, digne de régner par sa naissance, comme il en est digne par son caractère ?... Et salué roi par l'Europe, que cette prodigieuse audace et cet éclatant succès auraient émerveillé, tu serais salué roi, aussi, par les esclaves de Nighmèh, ta mère adoptive, qui te donnerait le sceptre pour reprendre la couronne.

--Moi !... oh ! mon Dieu...

--A ! ce sont des conceptions puissantes, au-dessus de la portée des esprits vulgaires ! Mais réponds. Ne serais-tu pas heureux d'offrir à Cléonice de Palmaverde, au lieu d'un chapelet de roses blanches, un diadème royal ?

La voix de Nighmèh éclatait en accents de triomphe et vibrait

comme l'airain, emportée qu'elle était, cette femme, par la véhémence de sa passion. Tout avait disparu pour elle, et la réalité des choses n'existait plus pour cette intelligence exaltée par l'excessive grandeur de ses desseins.

Raphaël qui avait, un instant, failli succomber à la violence de son émotion, parvint à la dominer par un effort suprême de la volonté, et ce fut avec un calme qu'eut envie un politique blanchi sous le harnois qu'il prononça lentement ces paroles.

--Si tout ceci n'est point un songe, madame, -- et laissez-moi plutôt croire que c'en est un ! -- n'aspirez pas que je devienne jamais le complice d'une usurpation sacrilège ! Où Dieu m'a mis, je reste !

(A continuer)

— 000 —

## LA PETITE MÈRE

Par CH. DESLYS.

(Suite.)

IV

### La vallée des Houx.

C'est un des replis les plus délicieux, les plus pittoresques de nos Vosges.

Au flanc des coteaux, jusque sur les crêtes, toute une forêt, toute une armée de sapins et d'épicéas semble monter à l'assaut du ciel, ou se profile leur fleche altière. Ça et là des hêtres, un groupe de peupliers, quelques bouleaux, accidentent en l'égayant cette sombre verdure. On aperçoit dans les parties basses des roches moussues, de grands houx, force myrtilles, toutes sortes de végétations sylvestres. Au milieu, au fond, c'est comme un collier de prairies qui s'égrène sur les bords de la rivière torrentueuse. Si elle prête un charme de plus au paysage, elle offrait à l'industrie de précieuses chutes d'eau jusqu'alors négligées.

Cet avantage avait décidé le choix des frères Knab, en quête d'une nouvelle patrie pour leur usine. Quant aux ouvriers qui demandaient à les suivre, il y avait là tout à propos, dans la clairière principale, les ruines d'une ancienne abbaye. Quelques réparations suffisaient pour qu'elle servit de premier asile aux émigrants. Il ne leur fallait actuellement qu'un abri. On aurait devant soi toute la belle saison ; le printemps commençait à peine.

Les frères Knab acceptèrent donc. C'était au comptant, ou du moins à peu près, que leurs établissements d'Alsace venaient d'être vendus. Ils avaient des capitaux, des sympathies, de l'influence. Une place fut promptement arrêtée, l'affaire conduite avec cette fiévreuse impatience que donnent le désespoir et l'horreur de l'étranger.

L'abbaye se trouvait appartenir à l'Etat, propriétaire des bois d'alentour. Une concession fut accordée d'urgence. La commune de Gérardmer abandonna quelques terrains, quelques autres furent achetés. Personne ne se montra exigeant. N'était-ce pas à des frères qu'on faisait place sur le sol de la patrie ?

En même temps, des chantiers d'Interlaken, arrivait une de ces vastes maisons de bois qui se démontent pour le transport et se remontent lestement à destination. Le soubassement de pierre se trouva prêt quand arrivèrent les charpentiers suisses. En moins d'une semaine, ils eurent dressé leur chalet, flanqué de deux pavillons. C'était la demeure des chefs de la colonie.

Leurs dames s'y installèrent aussitôt, ayant pour aide de camp Christine Strum. Deux chambrettes lui étaient dévolues pour y loger avec elle toute sa famille.

Quant aux autres, des cloisons s'improvisaient dans les ruines du monastère : au dehors, des baraques et des hangars. On avait mis en réquisition tous les ouvriers du pays. L'usine elle-même commençait à surgir de ses fondations. Déjà ce vallon désert prenait une physionomie nouvelle. Notre ami Jacob Diderich avait eu raison de le dire, tout s'y transformait comme par enchantement.

Aussi quelle surprise, quelle joie pour les bannis lorsque, le lendemain du jour où nous les avons vus passer la Schlucht, cette terre promise apparut à leurs yeux !

La place de chaque famille se trouvait marquée d'avance ; chacune s'empressa d'en prendre possession, d'y ranger les objets descendus des chariots.

Vers midi, une cloche sonna le dîner. La table était mise en plein air. On y voyait fumer une plantureuse soupe aux choux, des platées de légumes et de lard. Un monumental fromage de Gérardmer complétait ce menu. Pour l'arroser, la petite bière ne manquait pas. C'étaient les patrons qui régalaient ce jour-là.

Ils ne firent que se montrer, souhaitant à tous la bienvenue. Quant aux renseignements qui leur furent demandés :

— Demain, répondirent-ils ; nous causerons demain, après la messe !

Le lendemain se trouvait être un dimanche, et déjà, dans la chapelle de l'abbaye, toutes choses se disposaient pour le divin sacrifice.

Ce ne fut pas trop de l'après-midi pour achever l'emménagement et pourvoir aux nécessités les plus urgentes.

Sous le hangard principal, un magasin, des comptoirs offraient aux ménagères l'essentiel. Elles y retrouvaient avec plaisir des marchandes de leur village, devenues veuves et ruinées par suite de la guerre. On les avait fait venir d'avance à cet effet, et, chose singulière, elles ne vendaient qu'à prix de revient, rien qu'à crédit.

Chaque acquéreur recevait, avec la marchandise, un livret sur lequel son compte était ouvert. Il y avait même une boulangerie qui déjà fonctionnait aux mêmes conditions.

— Mais qui donc payera ? demandaient les émigrants.

On leur répondaient :

— Vous verrez !

Evidemment quelque secrète combinaison se cachait là-dessous.

Mais ce n'était pas encore là ce qui les intriguait le plus. C'était une large bande de terrain, orientée vers le soleil, et qui se remarquait au milieu de la prairie, non seulement parce que la charnua venait d'en retourner l'herbe, mais encore à cause d'un treillage qui la divi-

sait en portions égales et qui toutes portaient un numéro, depuis 1 jusqu'à 80.

Or ce chiffre correspondait précisément à celui des maisons abandonnées l'avant-veille et qui restaient vides, là-bas, au pays !

Vers le soir, tout le monde s'était rassemblé, se promenant devant ce treillage, et les suppositions allaient leur train.

Survint l'oncle Jeffis. On l'interrogea. Mais à son tour il répondit : — Demain !

Et son regard, ses gestes semblaient pleins de mystère.

Dès l'aube du lendemain, tout le monde fut debout, attendant avec impatience l'heure de l'office.

Rien de touchant comme cette première messe écoutée par les exilés. Leur digne curé, qui les avait précédés de quelques jours, se contenta d'une courte exhortation

— Aujourd'hui, dit-il en finissant, je laisse à vos patrons la parole.

En sortant de la chapelle, les frères Knab s'étaient arrêtés ; on se groupa respectueusement autour d'eux.

L'ainé, montant sur le tronc d'un sapin renversé, s'exprima en ces termes :

— Les bons comptes faisant les bons amis, réglons d'abord nos comptes.

— Ils seront de deux sortes : ceux du présent, ceux de l'avenir.

— Naturellement, je commence par les premiers.

— Plusieurs d'entre vous se sont étonnés du crédit offert à tous. Qu'on se rassure ! Tous gagneront de l'argent pour y faire honneur.

— A partir de demain, et jusqu'à l'ouverture de l'usine, chacun de ceux qui se sont associés à notre fortune touchera trente sous par jour, les femmes vingt, les enfants dix.

— Mais ce salaire, me demandent vos regards, en échange de quel travail ?

— Oh ! oh ! le travail ne manquera pas non plus. D'abord, et d'une, il faut se construire des demeures.

— Voyez-vous là-bas ces terrains divisés, labourés, numérotés ?... Nous allons les tirer au sort et, dans quelques instants, chaque famille aura son lopin de terre.

— Ne nous remerciez pas : c'est

le gouvernement, c'est la France qui vous les donne."

.....  
A cette première déclaration, la joie brilla dans tous les yeux. De toutes les bouches ce même cri s'échappa :

— Vive la France !

— Quant aux maisons, reprit le plus jeune des frères Knab, vous pouvez d'avance les considérer comme faites. La charpente et la menuiserie sont commandées depuis un mois dans les scieries d'alentour, qui nous commencent leurs livraisons. Voilà pour le bois ; il en est de même pour la ferrure. Passons aux matériaux. N'avez-vous point remarqué, en arrivant ici, tout un coteau rocailleux, comme une avalanche de pierres ? Il y en aurait de quoi construire une ville et, comme on dit, vous n'aurez qu'à vous baisser pour en prendre. On trouve de la chaux de l'autre côté ; dans la rivière, du sable. Plus loin, pour nous-mêmes, nous venons d'établir une briqueterie. Reste la couverture ; elle se fait dans les Vosges en bardeaux de sapin, c'est à qui se chargera de la fourniture. Mais, objecterez-vous peut-être, nous ne sommes ni couvreurs, ni charpentiers, ni maçons ! Et ! morbleu ! lorsqu'on émigre, il faut devenir tout cela ! Quelques-uns d'entre vous n'ont-ils pas essayé de ces divers états ? Oui, n'est-ce pas ? Les ouvriers qui construisent notre usine vous donneront des conseils et parfois un coup de main. Avec du bon vouloir, nous nous en tirerons. Enfin, quant à l'architecte, c'est moi. Mon plan, auquel on devra se conformer, mon plan est uniforme et des plus économiques. Vos demeures seront toutes pareilles et reviendront au même prix, douze cents francs. Cette somme, avancée par notre caisse, est remboursable en douze annuités, soit cent francs par an. Ce n'est pas un loyer, ce sont des à-compte. Notre notaire apportera tantôt l'acte de vente, et, dès que nous l'aurons signé les uns et les autres, chaque famille sera propriétaire non-seulement du terrain, mais encore de la maisonnette. A l'œuvre tous et de bon cœur, puisque c'est pour soi-même et pour les siens que chacun travaille !"

.....

Les patrons, les fondateurs de la colonie s'étaient expliqués. Une explosion de reconnaissance et d'allégresse accueillit la conclusion de leur programme.

On demandait le tirage ; on choisit Benjamin Strum, le plus jeune de tous, pour sortir les numéros du sac que tenait l'oncle Jeffs.

A peine un lopin se trouvait-il attribué qu'aussitôt la famille s'empressait d'en prendre possession. C'était plaisir de les voir se montrer, mesurer et, comme on disait jadis, *marcher leur terre*.

Il y eut une distribution de pioches et de bèches, voire même aux enfants ; chacun d'eux reçut son râteau et sa pelle en bois.

Les parents ne se montraient pas moins joyeux. Tous des enfants ! C'était à qui se mettrait sans retard au travail. Les uns creusaient déjà la fouille de la maison, les autres songeaient d'abord au jardin. Un gai soleil d'avril éclairait la fête.

Nos orphelins n'étaient pas les moins actifs ni les moins heureux. Fritz, s'escrimant d'estoc et de taille, pulvérisait les grosses mottes de terre. Lisbeth et les deux petits garçons l'imitaient à qui mieux mieux. Mina, jardinière en chef, s'était muni d'un cordeau pour dessiner les plates-bandes.

—Eh ! bonjour, les enfants ! leur dit tout à coup Jacob Diderich, qui passait par là.

Quand sa politesse lui eut été rendue :

—Jarni ! reprit-il, quelle activité ! quel tremoussement général sur toute la ligne ! Une vraie ruche, quoi ! une fourmilière ! L'oncle Jeffs vient de m'apprendre le plan des frères Knab... En voilà deux fiers hommes ! A propos, pour votre jardin, voulez-vous des graines ?

—Nous en avons apporté d'Alsace, répondit Mina. Quant à ce qui nous manquera, je vous enverrai Fritz.

—A la bonne heure ! fit Jacob. Mais la semence ne pousse pas toute seule, il faut qu'on l'aide. Dis-moi, Fritz, tu as toujours ton âne ?

—Certes ! répliqua-t-il. Est-ce qu'on se sépare de ses amis ?

—Alors, conclut le bonhomme, amène-le-moi, que je lui charge sa bâtière de fumier... Une douzaine de voyages. Ah ! nous en avons de trop, parole d'honneur !

—Btes-vous obligeant ! dit Mina.

—Non, mais vous me plaisez, foi de Jacob Diderich, et je vous aime ! Et la mère Gertrude pareillement. Faudra venir la voir, elle viendra.

Nous sommes voisins, que diantre ! et pays... Mon nom ne vous prouve-t-il pas que ceux qui me l'ont légué venaient aussi de l'autre versant des Vosges ?

Puis, s'attendrissant tout à coup : —Hélas ! ajouta-t-il, qui sait s'il ne s'éteindra pas avec moi ?

—N'avez-vous pas un fils ? observa la fillette. Il était soldat, prisonnier... Votre femme me l'a dit. Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles d'Allemagne ?

—D'Allemagne, non. Il en revenait, nous l'attendions... C'est une lettre qui est arrivée, par laquelle Gaspard nous avise qu'on l'expédie sur Paris. On s'y bat de nouveau. La plus horrible des guerres, la guerre civile !

Jacob disait vrai : c'était le moment où notre armée, après tant de souffrances, quand elle aurait eu si grand besoin de repos, se voyait engagée dans une autre lutte sanglante contre les infâmes scélérats de la Commune !

Un mois se passa dans une anxiété cruelle. Le pauvre père était exaspéré, obsédé par un pressentiment de malheur. Il ne pouvait tenir en place. On le voyait souvent à la colonie pour des livraisons de bois. Tout y marchait d'ailleurs à miracle.

La maisonnette Strum était la plus avancée. On citait son jardin comme modèle. Chaque soir, toute la famille s'y réunissait. La grande sœur Christine avait été présentée au *ségare*, qui ne lui refusa pas sa part d'amitié. Un lien sympathique existait entre eux : celle-ci n'avait pas encore reçu des nouvelles de son fiancé, celui-là attendait toujours son fils.

Vers la fin de mai, à cette heure indécise qui n'est déjà plus le jour, on causait des deux absents. La jeune fille se sentait plus triste que de coutume, le père encore plus inquiet.

—Ah !... s'écria-t-il brusquement, si les brigands de Paris me l'avaient tué, je ne croirait plus à la justice, à la bonté de Dieu !...

Tout à coup, à quelques pas, une voix lui cria :

—Garde-t'en bien, mon père... car il m'a préservé... Me voici !

Déjà le vieux *ségare* s'était retourné, tout palpitant de joie ; déjà son fils se jetant dans ses bras.

## V

## Gaspard et Rodolphe

C'était une franche et robuste nature, un brave garçon de vingt-deux ans. A ce chiffre énoncé devant elle, la mère Diderich eût même répondu :

—Pas encore !

En effet, quelques mois avant la déclaration de guerre, Jacob venait de lui acheter un remplaçant. A la nouvelle de nos premiers désastres, Gaspard avait voulu partir quand même, comme volontaire ; et, bien loin de l'en empêcher, notre brave *ségare*, qui se souvenait d'avoir été soldat, s'était contenté de lui dire :

—Fais ton devoir !

On sait ce qui en était arrivé.

Et voilà qu'au moment où le père désespérait du retour de son fils ce fils lui était rendu. Nous renonçons à peindre son ivresse. Il ne pouvait se rassasier de l'embrasser, de le regarder... autant du moins que possible, car pendant ces dernières scènes la nuit était venue.

Sur la marche de l'uniforme, Jacob sentit des galons, et qui n'étaient pas de laine.

—Quoi?... s'écria-t-il, sergent?...

—Oui, père... sergent-major aux chasseurs à pied...

Tout à coup la lune qui surgissait à l'horizon fit briller quelque chose sur la poitrine du jeune sous-officier.

—Qu'est-ce que cela?... fit le vétéran d'une voix qui tremblait ; la croix d'honneur ?

—La médaille militaire... répondit Gaspard. Ah !... c'est contre les Prussiens que j'aurais voulu la gagner !

—Je comprends !... fit le père ; Paris ne t'a pas semblé moins navrant que Metz !

A ce nom qui ravivait en elle le souvenir de son fiancé, Christine émergea tout à coup de l'ombre et se trouva comme inondée de lumière. Une apparition. Cette blanche clarté faisait ressortir davantage encore sa tristesse et sa pâleur.

Etonné, Gaspard la regardait.

Une question qu'elle hésitait à formuler se devinait sur les lèvres de la jeune fille. Elle allait demander si par hasard, à Metz, il n'avait pas connu Rodolphe...

Jacob ne lui en laissa pas le temps ; il s'écriait :

—Et ta mère !... Il lui faut sa part de bonheur...

—Mais j'ai passé chez nous, interrompit le sergent ; elle a déjà reçu un à-compte... Comment aurais-je su que je te trouverais ici ?

—C'est juste !... Bonne Gertrude !... elle s'est privée pour moi des premières caresses de son Gaspard.

—Pas tout à fait, père... Nous étions partis ensemble ; mais, craignant de ne pas aller assez vite, elle m'a dit : " Cours en avant !... va !..." Comme tu penses, je ne me le suis pas fait répéter deux fois pour prendre le pas gymnastique... Nous allons la retrouver à moitié chemin...

—Bigre !... conclut Jacob, ne nous attardons pas davantage !...

Et, s'adressant à la famille Strum :

—Vous permettez ?... Vous comprenez, mes amis... Il y a si longtemps que la pauvre vieille attendait son enfant !...

Le père et le fils s'éloignèrent vivement ; ils disparurent au tournant de la route, où se projetaient les grandes ombres noires des sapins.

Mais, pendant le trajet, Gaspard semblait préoccupé.

—Qu'est ce donc, sergent ? lui dit Jacob.

Deux souvenirs...

—Voyons d'abord le premier, mon garçon.

—Père, c'est celui d'une statue, d'un buste personnifiant l'Alsace opprimée sous les traits d'une jeune fille comme celle-ci, avec le ruban strasbourgeois sur la tête et des larmes dans les yeux. La voisine, comme vous dites, était si triste et si blanche, qu'il m'a semblé revoir le marbre s'animant à la vie !

Ensuite ?

—C'est le souvenir d'un camarade pauvre garçon ! qui, durant notre captivité, me parlait sans cesse de sa promesse... une Alsacienne !

La rencontre de Gertrude interrompit cet entretien.

On ne songea plus qu'au bonheur de se retrouver tous ensemble, et

bras dessus, bras dessous, on regagna la maison.

Vous voyez d'ici le souper, n'est-ce pas ? vous devez entendre la douce et joyeuse causerie qui le prolongea. Elles n'étaient pas gaies, cependant, les choses dont on parlait... Gravelotte, - Saint-Privat, Rézonville, Ladonchamps, tout le siège de Metz... Puis ce dur hiver et cette existence de forçats que l'on avait dû subir en Allemagne... Puis la Commune et ses horreurs ! Pauvre cher Gaspard ! Que de périls et quelles souffrances ! Le froid, la faim, la captivité, toutes les misères, toutes les batailles ! Mais il en est revenu ! Le voilà ! Il ne nous quittera plus maintenant... Tout le reste est oublié, même la fatigue du jeune soldat, qui, pour revoir plus tôt ses parents, avait doublé la dernière étape.

Ce ne fut qu'à plus de minuit que la lumière s'éteignit chez le ségare.

Le lendemain, dès l'aube, il attendait avec Gertrude le réveil de leur fils.

Le sergent parut enfin, mais sous son costume d'autrefois : veste et culotte de velours, les guêtres en cuir jusqu'aux genoux, la casquette forestière sur l'oreille et le bâton de montagnard à la main.

—Hé ! fit la mère, où vas-tu donc ainsi ? Nous qui comptons t'avoir pour nous seuls au moins cette première journée !

—Ne le tourmente donc pas ! se récria Jacob ; je gage à sa mine que s'il veut sortir, c'est pour un sérieux motif.

—Bien deviné, père, répondit Gaspard ; il s'agit de la dernière volonté d'un camarade qui n'a pas eu la même chance que moi.

—Il est blessé ?

—Il est mort, ma mère.

—Oh ! c'est sacré, cela ! dit-elle.

—Que lui as-tu promis ? demanda Jacob.

—Si je revenais au pays, répondit son fils, de porter, aussitôt mon retour, une lettre qui renferme ses adieux.

—Et... c'est loin d'ici ?

—De l'autre côté de la Schlucht, près de Colmar.

—Ah ! s'écria Gertrude, j'ai peur de te voir aller par là... C'est chez eux maintenant... Tu as mauvaise tête... Et puis, un soldat...

—Sois sans crainte, nous avons appris en Prusse à savoir nous contenir.

—Près de Colmar, songeait à demi-voix le père ; les émigrés du val des Houx viennent des environs... Quel est le village où tu dois trouver cette personne ?

—Je ne m'en souviens plus, dit Gaspard en cherchant la lettre ; mais c'est facile à voir... Rosenwald.

—Eh ! c'est précisément le leur, fit Diderich ; il faut d'abord se renseigner auprès d'eux... auprès de moi, car je les connais presque tous.

Gaspard, regardant une seconde fois l'adresse, lut ce nom ;

—CHRISTINE STRUM.

—Christine Strum ! s'écria Jacob ; ah ! la pauvre enfant !

—Tu la connais donc, père ?

—Oui... c'est la jeune fille que tu remarquais hier soir à cause de sa tristesse et de sa pâleur... Tu sais, la statue, l'Alsacienne !

—Ah ! murmura Gaspard, j'en avais ressenti comme le pressentiment !

Il y eut un silence.

—Ton voyage se borne maintenant à la colonie, reprit Jacob ; nous irons ensemble... mais comme pour affaires de notre commerce. Il faut des ménagements, tu conçois ! Si cette pauvre Christine apprenait d'une brusque façon le malheur qui l'a frappée, ce serait pour elle aussi le coup de la mort !

—Comment nous y prendre, père ?

—Je ne sais pas encore... on verra. C'est à la sœur qu'il faudra parler tout d'abord.

—Une sœur aînée ?

—Non, mais elle n'en a pas moins, sur toute sa famille, une autorité quasi maternelle... Je te conterai cela chemin faisant... Mangeons un morceau sur le pouce et partons.

Quand ils débouchèrent dans la vallée, Gaspard connaissait l'histoire des orphelins, la mission de l'éclève de Thérèse.

—Il me tarde de faire connaissance avec cette brave petite Mina, dit-il. Pauvres enfants !... Ah ! lorsqu'on me raconte de pareils malheurs, je rêve que l'un de ceux qui les a causés se rencontre devant



moi, seul à seul et le sabre à la main.

—Holà ! fit Jacob, est-ce que Gertrude aurait eu raison d'appréhender de ta part quelque folie... mauvaise tête ?

Déjà le fougueux sergent s'était calmé.

—Non, père, mais il y a des souvenirs qui vous traversent le cerveau comme une flamme... on y voit rouge.

—Veux-tu bien te faire, garnement ! J'aperçois Fritz qui nous regarde.

On approchait de la maisonnette Strum, où celui-ci, grimpé sur le toit, travaillait avec des ouvriers posant la charpente.

Quelques signes d'amitié s'échangèrent au passage, car le ségare et son fils poursuivirent leur chemin ; aucun autre des enfants ne se trouvait là.

—Probable qu'ils sont à l'école, avait murmuré le père, et que leur sœur les y aura conduits.

En effet, quelques pas plus loin, ils aperçurent, arrivant à leur rencontre, une jeune fille vêtue de deuil.

—C'est Christine, fit Gaspard.

—Eh non, répondit Jacob, c'est Mina... quatorze ans au plus... une fillette... Mais c'est vrai tout de même qu'elles se ressemblent.

Puis, indiquant au jeune homme l'escarpement boisé qui s'élevait à droite du vallon :

—Va nous attendre sous les sapins, je te l'amène.

Le sergent ne se le fit pas répéter deux fois ; c'était retarder de quelques minutes une révélation douloureuse.

Une sente à peine tracée parmi les myrtilles serpentait entre les grandes roches couvertes de mousse. Il ne fallait guère s'éloigner pour devenir invisible et se croire dans un désert, tant le silence était profond, l'ombre épaisse et l'endroit sauvage.

Gaspard s'arrêta ; il attendit.

Son père ne tarda pas à paraître, guidant la fillette. Il lui disait :

—Ne m'interroge pas, mignonne, c'est mon fils qui te répondra... il apporte des nouvelles d'un absent.

—De Rodolphe ! s'écria-t-elle.

—Oui, fit Gaspard, mais plutôt du geste que de la voix.

Sa promesse lui semblait de plus en plus pénible à remplir. Tant d'angoisses se lisaient déjà dans les grands yeux fixés sur les siens ! C'était à Christine elle-même qu'il croyait parler. Son chagrin l'effrayait d'avance bien autrement qu'une batterie de canons ennemis.

—Ah ! c'est un nouveau malheur qui nous arrive, murmura la jeune fille, qui chancelait au bras du vieux ségare.

Paternellement il la contraignit à s'asseoir, et prenant place à côté d'elle :

—Sois courageuse et patiente comme d'habitude, lui disait-il.

Puis à Gaspard :

—Et toi, mon garçon, commence par le commencement. Il faut qu'elle apprenne tout, peu à peu, en douceur.

C'était gagner du temps ; le messager de Rodolphe débuta ainsi :

.....  
 " Nous étions arrivés ensemble au régiment. Une mutuelle sympathie nous attira tout de suite l'un vers l'autre. Le hasard nous mit coude à coude dans le même rang, sous la même tente. Jamais ne s'engagea plus gaiement. C'était par la belle saison. Tout le monde nous félicita au passage. On riait, on chantait. Une vraie partie de plaisir.

" Qu'importaient les premiers revers ? Nos combats maintenant devenaient presque des victoires. A Borney, Rodolphe écarta une baïonnette qui menaçait ma poitrine ; à Gravelotte, comme il venait d'être renversé par le choc d'un caisson, je le rapportai, évanoui, sur mon épaule. J'avais été blessé, mais légèrement aussi. Notre sang se mêla. Vous savez, c'est une croyance entre soldats, nous n'étions plus seulement deux amis, nous devenions deux frères.

" Cependant l'armée se voyait refoulée sous les forts de Metz. Des pressentiments sinistres l'attristèrent. On n'allait plus à l'ennemi. Le ciel lui-même s'assombrissait. Nous campions sous la pluie, dans la boue. Les vivres devenaient rares.

" Une fièvre me prit ; je vois encore Rodolphe m'abritant sous sa couverture ou partageait avec moi son dernier morceau de pain.

" Après la capitulation, ceux qui étaient de notre régiment furent

emmenés, ainsi qu'un troupeau d'esclaves, jusqu'au fond de la Silésie. Personne se figure le sort de nos malheureux soldats sous ce rude climat, par cet hiver impitoyable comme vainqueur.

" A peine vêtus, à peine nourris, traités plus rigoureusement qu'au bain, nous avons subi bravement le froid, la faim, la raillerie, toutes les brutalités, toutes les misères.

" Par bonheur, Rodolphe n'avait pas été séparé de moi. Sans lui, sans son dévouement, je n'en serais pas revenu. Ah ! le généreux ami ! le brave cœur !

" A peu près du même pays, s'était une amère joie que d'en parler tour à tour et de se souvenir ensemble. Les heures de la captivité nous parurent moins longues, grâce à cet échange de pensées, de rêveries. Que de fois, oubliant, l'enceinte où nous étions parqués, ne voyant même plus ni les baïonnettes ni les casques pointus qui passaient et repassaient dans la brume, de l'autre côté des palissades, que de fois nous avons revu comme en songe nos riantes vallées, les forêts de sapins, les ruisseaux et les cascades de nos chères Vosges !. On se consolait, on s'encourageait ainsi mutuellement. Je lui avait dépeint mon village, ma maison, mes parents. Il n'avait d'autre famille que la vôtre, et c'était de celle-là que, sans cesse, il me parlait. Hier soir, comment ne vous ai-je pas reconnu tout de suite ?

" Cependant on avait aussi des heures de rage, et toujours cette préoccupation, cet espoir d'échapper par la fuite à la vigilance de nos gardiens. Qu'importaient les difficultés, les périls de l'entreprise ! Il y avait en nous comme une soif ardente de revoir ceux que nous aimions, de participer à la revanche.

" Un complot se forma, dans lequel entrèrent six de nos camarades. Quelques-uns avaient reçu de l'argent. Deux Juifs polonais, tentés par l'appât du gain, peut-être aussi par un sentiment de haine contre la Prusse, consentirent à favoriser notre évasion. Ils promettaient des fusils et des cartouches, car nous aurions peut-être à combattre avant de franchir la frontière de Galicie. Elle n'était qu'à trois lieues de là. Par l'Au-

triché, on regagnait promptement la France.

« Rien n'avait entravé l'exécution de ce plan. Le jour fixé arriva. Une fièvre d'impatience nous dévorait. Quelques heures encore, et ce serait la délivrance.

« Vers le soir, Rodolphe parut éprouver une vaine inquiétude. Était-ce ce pressentiment qui, parfois, avertit le cœur du soldat ?

« — Nous allons risquer notre vie, me dit-il, et si l'un des deux succombe, l'autre devra rapporter au pays son dernier adieu. Je vais écrire à ma fiancée... écris à ton père...

« — Tu n'as donc pas compris ?

« — Non, pas encore.

« — Regarde... »

« Il venait de s'asseoir ; il prit une plume, et, me penchant vers lui, je lus ces mots que sa main traçait sur le papier :

« Si cette lettre te parvient, c'est que je serai mort en pensant à toi... »

« C'en était assez pour comprendre son intention. Je pris place de l'autre côté de la table, et je vous écrivis, mon père.

« Nous eûmes terminé en même temps.

« — Voici ma lettre, dit alors Rodolphe. Donne-moi la tienne. Si j'arrive seul, je te jure que, le lendemain de mon retour, elle sera remise fidèlement à son adresse. Ami, fais-moi le même serment. »

« Quelques minutes plus tard, la nuit était venue.

« Une nuit brumeuse et sombre ; nous ne pouvions espérer mieux.

« A moitié déclouée d'avance, l'une des palissades s'écarta sans bruit pour livrer passage aux huit fugitifs.

« La sentinelle, engourdie par le froid, se laissa surprendre et tomba sans avoir eu le temps de donner l'alarme.

« Nous nous élançons dans la campagne, où la neige amortissait le bruit de nos pas.

« A l'endroit convenu, les armes nous sont remises, et le guide indique le chemin.

« On précipite la marche. Aucun obstacle. La réussite semble certaine. Déjà près de deux heures se sont écoulées. Quelques minutes encore, et ce sera la frontière, la liberté !

« Tout à coup le silence est troublé par un grondement lointain. Chacun s'arrête, prêtant l'oreille... C'est le galop des chevaux... Plus de doute... on s'est aperçu de notre évasion... Nous sommes poursuivis !

« Que faire ? déjà le guide a disparu. Personne connaît le pays. Un plateau découvert. Pas un abri, pas un refuge ! de toutes parts la plaine et la neige !

« — Barrens la route, commande Rodolphe, et feu de toutes nos cartouches ; ils ne nous savent pas armés... c'est une chance de salut ! »

« Et pour la dernière fois, il me serrait la main.

« Déjà les cavaliers arrivaient à fond de train. Tout un escadron, qui nous sabra sans miséricorde.

« Dès le premier choc, violemment jeté vers la gauche, j'avais disparu dans une sorte de ravine dont les ténèbres dissimulaient la profondeur.

« Combien dura l'évanouissement causé par cette chute, je l'ignore. Lorsque mes yeux se rouvrirent, la lueur des torches m'éblouit. Elles allaient et venaient sur le lieu du combat.

« Il en manque encore un, dit une voix.

« — Cherchez-le, trouvez-le, » ordonna le chef.

« Je sais l'allemand et je connais les Allemands. Je me sentis perdu.

« Déjà les torches plongeaient dans le ravin.

« Impossible de me défendre. Plus de fusil. D'ailleurs j'avais le bras foulé, comme brisé.

« Ils venaient de m'apercevoir, ils accouraient vers moi.

« — Gardons celui-là vivant, cria l'officier, pour qu'il serve d'exemple aux autres et soit fusillé sous leurs yeux !... »

« Ce n'était qu'un sursis. On me garrota les mains et, poussé vers la hanteur, je fus conduit devant les cadavres de mes sept camarades.

« Étendus sur la neige, ils y formaient une tache noire et sanglante.

« Rodolphe, mon cher Rodolphe, gisait au milieu d'eux, la tête fendue d'un coup de sabre.

« Quant à moi, éperdu de douleur, on m'attacha sur un cheval d'un des uhlands tombés sous nos coups, et l'escadron rebroussa chemin.

« Un peloton restait en arrière pour enfouir les morts.

« La nouvelle de l'armistice arriva le lendemain ; je fus épargné.

« Je voulais tenir ma promesse à celui qui n'est plus... Mon père suppose, et je le crois, que le camp sera moins dur pour sa fiancée, venant de la main d'une sœur.

« Voici la lettre. »

La triste confidence de Gaspard était achevée. Mina, levant vers le ciel ses yeux en pleurs, murmura :

« — Oh ! ma mère, vous l'aviez prévue cette douleur de Christine... Inspirez-moi les paroles qu'il faudra pour la consoler !

(A continuer)

— 000 —

## CHANT A LA PATRIE

O Canada, beau pays, ma patrie,  
Toi qui grandis à l'ombre de la croix,  
Tu peux braver la colère et l'envie  
En t'appuyant sur l'honneur et tes droits.  
Tu peux, sans ardeur, arborer ta bannière,  
Ton vieux drapeau, si noble à Carillon !  
Vs, ne crains rien, et poursuis ta carrière  
En invoquant ton auguste patron.

N'as-tu point vu dans un jour de bataille  
Tes nobles fils en combattant périr ?  
L'audace au front, broyés par la mitraille,  
En s'écriant : la victoire ou mourir !  
Qui donc voudrait, lorsque le canon gronde,  
Taxer tes fils de timides guerriers ?  
Eux qui, jadis, ont dans le nouveau monde  
Su conquérir de si noble lauriers !

Un jour de deuil, l'étendard de la France,  
Qui protégeait la ville de Champlain,  
Le drapeau blanc, la dernière espérance,  
De tes enfants qu'ils imploraient en vain,  
Prit son essor vers des rives lointaines,  
Abandonnant à leur sort malheureux  
Ceux que naguère il guidait dans nos plaines,  
A l'ennemi, sous ses plis glorieux.

Abandonné de la France, ta mère,  
Peuple, au herceau, tu luttas vaillamment  
Tu sus garder, sous la race étrangère,  
Ta foi, tes lois, tu luttas noblement,  
Pour conserver ta langue que tes maîtres  
Voulaient proscrire au loin sous d'autres cieux :  
Tu ne vis point de renégat, de traitres  
Parmi tes fils dans ces jours orageux.

Soyons uni dans ce jour d'espérance :  
Inspirons-nous des vieux chants d'autrefois,  
Que notre mère, aux jours de notre enfance,  
En souriant nous chantait quelquefois ;  
Chantons la gloire et les vertus guerrières  
De nos ayeux, ces soldats laborieux ;  
Mélonos nos voix, nos vœux et nos prières  
Aux souvenirs qui font battre nos cœurs !

Dieu protecteur des nations fidèles,  
A leurs drapeaux, à tes éléments loix,  
Du haut, Seigneur, des sphères éternelles,  
Veille sur nous, et protège nos droits ;  
Donne la paix à nos charmants rivages ;  
Préserve-nous du farouche étranger,  
Veille sur nous dans les grands jours d'orage ;  
Combats pour nous à l'heure du danger.

CELESTIN LAVIGNEUR.

## Histoire

## L'IRLANDE

H Y A

## CINQUANTE ANS !

Les difficultés qui existent encore aujourd'hui entre le gouvernement Anglais et l'Irlande remontent à une période fort éloignée, puisque l'illustre O'CONNELL, il y cinquante ans, adressait au peuple Anglais un manifeste tout particulier, pour les réformes qu'il s'efforçait de faire rendre à l'Irlande à cette époque.

L'action du Parlement Canadien, durant la dernière session, et qui a paru mécontenter si particulièrement le *Times* de Londres, n'avait pas d'autre but que celui que poursuivait autrefois O'Connell : celui d'assurer à l'Irlande la paix, et à ses habitants la pleine jouissance de leurs droits civils et politiques.

Voici l'éloquent plaidoyer d'O'Connell :

## Aux Réformateurs de la Grande Bretagne

" And lay the summers dust  
" With blood of slaughtered Irishmen."  
STAFFORD REDY.

*Dereynane Abbey, 14 Sept. 1852.*

## Frères Réformateurs,

Il y a du sang sur la face de la terre ! du sang ! du sang humain répandu profusément ! s'enfoncera-t-il dans cette terre sans qu'on y fasse attention, ou demandera-t-il au ciel rétribution et vengeance ?

Il y a du sang—plus de sang sur la surface de la terre ; c'est du sang Irlandais ; le sang des derniers Irlandais tués dans cette oppression qui a déjà duré sept siècles ! L'oppression Anglaise ! qui paraît aussi insatiable de sang humain, que si elle n'était importée que d'hier, et n'avait aspiré un air qui ne fut imprégné de sang Irlandais.

Il y a du sang sur la surface de la terre : les champs autrefois verts de Wallstown sont rouges du der-

nier sang irlandais ! que dis-je ? le dernier ! Hélas ! avant que ces lignes rencontrent les yeux d'un réformateur anglais peut-être qu'un autre massacre aura été commis ; une autre histoire de meurtre aura été ajoutée au long catalogue du crime, et une boucherie plus récente pourra avoir fait oublier en partie la boucherie de Wallstown.

Cette histoire de sang peut se raconter en peu de mots :

Wallstown est le nom d'une paroisse du comté de Cork, non loin de Donerale, lieu devenu fameux dans les annales de la dextérité magistérielle d'Irlande.

Le curé (*rector*) de Wallstown est le révérend Mr Gavin ; oui, le révérend Mr Gavin.

On dit qu'il y a à Wallstown trois mille soixante-trois catholiques, et un protestant ! par cette loi dont lord Anglesey dit que la sainteté est inviolable, les trois mille soixante-trois catholiques sont tenus de payer au révérend Mr Gavin et à sa famille chaque dixième gerbe de blé, chaque dixième gerbe d'orge, d'avoine, et de peur que la plus grande pauvreté ne soit épargnée, chaque dixième de patate.

Quelle valeur le révérend Mr Gavin donne-t-il aux trois mille soixante-trois catholiques pour leur dixième gerbe, leur dixième patate, et la longue suite d'autres dixièmes ? Quoi ! c'est ceci, et rien de plus ; il donne l'instruction spirituelle à un protestant !

Eh ! bien, le révérend Mr Gavin, ayant donné une si grande valeur aux catholiques, prétendit avoir droit aux dîmes comme compensation. Le peuple ne contesta pas la loi, ne résista pas à la loi. Il admit que la demande était légale mais il se détermina à ne payer cette dime volontairement, il prit tous les moyens légaux en son pouvoir pour faire changer la loi. Tel est l'état des faits, que quelques-uns de ces dignes juges ont, dit-on, *faussement sans doute*, appelé une conspiration criminelle.

Il s'éleva une autre contestation : le révérend Mr Gavin, non content de son droit légal à un dixième de la récolte lorsqu'elle est recueillie, ce qui est l'étendue de son droit légal, (je désire que ceci soit bien compris ; la parenthèse en devient longue, mais il le faut, car les

conséquences qui en dépendent sont des plus importantes) le révérend Mr Gavin a un droit légal à la dixième partie de la récolte, lorsqu'elle est mûre et recueillie. Il n'avait pas de droit à la récolte croissante, et il était et il est, en autant qu'il s'agit de sa dime, sujet à toutes les vicissitudes de la saison, aux tempêtes, aux inondations, aux incendies, et aux accidents, qui peuvent affecter la moisson avant qu'elle soit mûre et recueillie. Non content de son droit légal à un dixième de la récolte mûre et recueillie, il prétendit avoir droit d'entrer dans les champs de chaque paroissien, et d'y envoyer des inspecteurs et des appréciateurs, pour mesurer, calculer et examiner la moisson croissante.

C'est sur ce droit prétendu que le différent s'éleva. Or, comme homme de loi praticien, et j'espère aussi, constitutionnel, je nie positivement l'existence d'un tel droit. Il n'est nullement fondé en loi. M. le Curé n'a aucun droit à la moisson croissante, outre que l'estimation d'une moisson en herbe ne peut être qu'une preuve conjecturale, et non une preuve légale de sa valeur lorsqu'elle sera mûre. Cela est parfaitement évident : une récolte estimée une semaine avant d'être recueillie peut être dans un état à être évaluée à une grosse somme ; le lendemain, au bout d'une heure, une tempête, une inondation, un incendie, peut rendre la récolte absolument sans valeur.

Mais voyez à quelle étendue monstrueuse ce droit d'entrer sur les terres de la paroisse peut être porté, s'il est bien fondé. Si le curé peut entrer, à une époque de la crûe de la moisson, il le peut à une autre. Le blé est prêt de douze mois en terre et sur terre ; le curé, s'il a ce droit, l'a chaque jour que la moisson croît. Il peut avec une troupe de mesureurs et d'estimateurs entrer dans les champs de blé, abattre les clôtures suffisamment pour faire entrer son parti, et détruire ainsi, sous prétexte d'estimation. C'est en vérité une réclamation monstrueuse et absolument mal fondée.

" *Sed diis aliter visum.* "—Lord Anglesey et Stanley, les *dei majores*, ont déterminé que cette réclamation était juste et légale, et ils ont mis

à la disposition des curés une armée, chevaux, piétons et artillerie, pour donner effet à cette réclamation.

Voyons maintenant le reste des faits: il paraît par les papiers publics et leurs exposés, qui n'ont pas été contredits, qu'un parti de gens de police, un parti du 43<sup>e</sup> régiment, et un parti d'un autre régiment distingué par quelques autres chiffres de l'arithmétique vulgaire, une populace entière de magistrats, y compris un général (le général Barry) et pour rendre l'affaire complète, un amiral appelé Evans; les mesureurs et les évaluateurs, et le révérend Mr Gavin, entrèrent le mercredi 5 de ce mois dans le champ d'un individu nommé James Bleak, paroissien de Wallstown, pour mettre à exécution ce prétendu droit. Il y eut quelque résistance. Or la résistance, d'après les faits tels que rapportés, était dans mon opinion réfléchie, parfaitement légale, et justifiable, la police, les ministres, l'armée et les magistrats commettaient d'après les faits rapportés, une voie de fait. La résistance n'était donc pas un crime, mais un droit, le droit inhérent à tout sujet britannique de se maintenir dans la possession exclusive de sa propriété, un droit tel que celui par lequel les grands seigneurs possèdent leurs terres, et par le roi lui-même tient sa couronne.

En conséquence de cette résistance, il paraît que les magistrats ordonnèrent au parti du 43<sup>e</sup> de tirer sur le peuple désarmé. L'officier qui commandait ce parti ne donna pas l'ordre de tirer. Quelques hommes du parti tirèrent, et l'on dit qu'une dizaine ou une douzaine des gens du peuple furent blessés. Ce qu'il y a de certain, c'est que quatre furent tués sur le lieu. Conservons leurs noms; ils seront à moins que je ne me trompe excessivement répétés de nouveau.

Les quatre individus assassinés sont :

1. William Doyle, âgé de 50 ans, fermier, a été bien dans ses affaires; il a laissé une veuve et cinq orphelins.

2. Michael Horrigan, journalier, âgé de 27 ans.

3. James Roche, journalier, âgé de 27 ans; il devait se marier dans l'après-midi.

4. Daniel Regane, jeune garçon de 14 ans.

Oui, il y a du sang sur la face de la terre! le sang d'un père qui a laissé une veuve pour pleurer et des enfants pour s'affliger. Le sang de l'âge viril, d'un âge viril fort, hardi et résolu, comptant sur plusieurs années d'existence! le sang du fiancé, qui avait à la maison, l'attendant, l'objet de son choix et de sa sollicitude, à cette demeure où il ne devait jamais retourner! le sang de l'enfance, dans les premiers rêves de joies promises de l'âge avancé, la fleur coupée presque à sa naissance.

Ils ont été enterrés dans le silence et l'affliction. Leurs funérailles ont été accompagnés d'un grand concours, mais il n'a pas été entendu de cri funèbre. Ils ont été enterrés dans l'affliction, mais en silence. Les lamentations des hommes, les sanglots des femmes ne se sont pas fait entendre, si ce n'est lorsque la nature, cédant à la force de la suffocation, causait au cœur d'une mère, ou d'une veuve, une explosion pour ainsi dire, qui se manifestait par un simple cri de douleur, ou qu'un sanglot convulsif de l'orphelin venait frapper l'oreille.

Ils ont été enterrés dans le silence et l'affliction. Les hommes se sont affligés sur leurs fosses, mais ils n'ont pas versé de larmes. Il y avait une détermination sombre, taciturne et profonde. Il y avait des pensées de vengeance, et des imaginations de rétribution. Mais non les survivants ne seront pas laissés à ce qu'on appelle une justice sauvage de vengeance; non, s'il y a une justice réelle à trouver sur la terre, je la chercherai pour eux, et comme je l'espère avec confiance, je ne la chercherai pas en vain.

Réformateurs de la Grande-Bretagne, je mets beaucoup de confiance en vous. Souffrirez-vous que ce crime demeure impuni? Souffrirez-vous que ce sang demande en vain justice de ceux qui l'ont répandu, et des auteurs de cette boucherie? Les preuves seront réservés pour les tribunaux ordinaires, mais il faut la forte voix de l'indignation britannique et de l'horreur du crime pour nous mettre en état de faire l'investigation réfléchie, impartiale

et rigide de cette transaction sanglante.

Je maintiens que les magistrats, les militaires et les ministres commettaient une voie de fait (*were trespassers*) sur la terre de James Bleak. S'ils le faisaient, en tirant sur ceux qui leur résistaient légalement, ils commettaient un meurtre, un meurtre prémédité. Mais comment se fera l'investigation de ce crime sans l'intervention du parlement, sans le rappel de lord Anglesey et de Stanley? Impossible! L'autorisation, il semble, est venue du château, du gouvernement irlandais. Réformateurs de la Grande-Bretagne, aidez-moi. Elevez vos voix pour que nous obtenions justice de la part du parlement.

Pourquoi l'armée britannique serait-elle employée à la collection des dîmes? pourquoi exiger des dîmes pour gorger de richesses des bénéficiers simples (*sinecurists*)? Pourquoi le peuple le plus pauvre du monde serait-il contraint par des bayonnettes anglaises à payer des dîmes aux églises les plus riches du monde, pour la célébration de rites religieux auxquels il ne participe pas, et pour des fonctions spirituelles dont il ne retire aucun avantage. Mais surtout la rigueur doit-elle aller au delà de la loi, et des êtres humains doivent ils être tirés à mort comme des chiens, parce qu'ils ne veulent pas souffrir que leurs petits champs soient envahis, leurs clôtures abattues et leur foin et leurs grains croissants foulés aux pieds par les collecteurs de dîmes, magistrats et gens de police?

Que les propriétaires d'Angleterre et que les fermiers d'Angleterre contemplent cette nouvelle prétention de domination ecclésiastique. Ce n'est pas moins que la prétention de pouvoir entrer dans le champ de chacun, dans chaque mois de l'année; au moins, un jour quelconque et chaque jour, pendant neuf mois de l'année, pour mesurer et évaluer chaque acre de blé, d'avoine, d'orge, de pois, de fèves et de foin, lorsque ces articles croissent. C'est une prétention écrite maintenant en lettres de sang. Fermiers anglais, êtes-vous disposés à permettre que cet antécédant s'établisse en Irlande? Si vous le permettez, croyez-m'en, vos propres

champs seront bientôt assujétis aux mêmes maux dont nous nous plaignons.

Mais moi aussi, j'ai déchargé mon cœur d'une partie de son affliction. Ces morts seront vengés, si je puis obtenir justice de quelqu'un de nos tribunaux ordinaires contre les auteurs de la boucherie.

En attendant, frères réformateurs, souvenez-vous, je vous en prie, de la férocité avec laquelle cette administration whig traite le peuple d'Irlande : pour le présent je passe sous silence la monstrueuse perversion de la loi publiée dans un discours attribué à Lord Brougham. S'il a fait ce discours, il mérite une accusation publique (*impeachment*) ; et qu'il soit accusé ou non, il s'est montré un homme d'état malhonnête, et un homme de loi ignorant, grossièrement ignorant. Je n'affirme pas qu'il ait fait un tel discours. Je ne parle que de la publication des gazettes. Cette publication démontre tout ce que je lui attribue.

Frères réformateurs. Il sera de mon devoir de m'adresser de nouveau à vous. Le sujet de cette lettre occupe toute mon attention présente : cependant je ne puis m'empêcher de vous faire observer quelques autres traits caractéristiques de l'administration Anglesey et Stanley d'Irlande qui sont dignes, je crois, de votre considération.

10. Le gouvernement Anglesey d'Irlande a intenté plus de poursuites qu'aucun autre gouvernement qu'a jamais eu ce malheureux pays

20. Les whigs en Irlande ont fait et font plus de poursuites contre la presse que n'a jamais fait aucune administration tory, et suivant moi, il ne peut y avoir une plus grande preuve de la folie et de l'oppression d'une administration, que la multiplication des poursuites contre la presse.

30. Il a été répandu plus de sang humain en Irlande durant cette année et demie du gouvernement de lord Anglesey que durant les dernières vingt années de l'administration tory. Le trait distinctif du gouvernement d'Anglesey est la quantité de sang qui a été répandue durant cette administration. On peut, dans le fait, la désigner comme une histoire de sang.

40. Il n'y eut pas autant de sang de répandu durant l'administration de lord Stafford, et cependant il expia justement ses crimes sur l'échafaud.

5. Les scènes de sang semblent ne faire que commencer. Le statut qui a transféré au gouvernement les arrérages dûs au clergé pour dîmes, n'a pas encore été mis en opération ; mais il se fait des préparatifs pour le mettre sans délai en existence active. Je puis donc bien dire que l'œuvre de sang ne fait que commencer.

Réformateurs de la Grande-Bretagne, je vous demande votre aide. Que les prochaines élections apprennent à lord Grey, que vous ne participerez pas aux abus insensés et oppressifs de l'administration irlandaise. Les réformateurs irlandais demandent votre aide parce qu'ils la méritent ; mais sûrement l'humanité seule vous portera suffisamment à demander que le carnage se termine, et que le sang irlandais ne continue pas à couler comme si c'était de l'eau de fossé.

Les poursuites contre la presse irlandaise, les prêtres et le peuple par le gouvernement de lord Anglesey demandent aussi de vous une considération attentive. Mais vous êtes peut-être plus intéressés à la réputation de Lord Althorp relativement à ces poursuites. Je promets de démontrer qu'il s'est rendu coupable de la plus grossière et la plus honteuse violation d'un engagement public, qui a jamais déshonoré un ministre anglais depuis l'institution du parlement. Je me flatte de démontrer qu'un honnête homme ne peut voter pour lord Althorp dans aucun comté ou bourg, sans vouloir participer à sa culpabilité et à son déshonneur. La preuve sera le sujet de ma prochaine lettre.

J'ai l'honneur d'être, frères réformateurs, votre très fidèle serviteur.

DANIEL O'CONNELL.

— 000 —  
LAURENCE

Laissez, laissez mon cœur libre de toute entrave  
Après de ce bocoran s'approcher doucement,  
Un ange est là qui dort ; sur sa bouche suave  
Regardez ce sourire, un doux rayonnement.  
Enfant, revois toi bas, revois auprès de ta mère.  
Ne pleure plus jamais, tu briseras son cœur.  
Caresse cet ami que l'on nomme : ton père :  
En les aimant tout deux, ils auront le bonheur.  
CARLOS.

## Archéologie.

UNE VISITE AU

### Cimetière de Beauport.

Un confrère, dont le nom nous échappe, est allé visiter le nouveau cimetière de la paroisse de Beauport, près de Québec, et en parle en termes élogieux.

Après avoir rendu hommage à l'esprit actif et prévoyant du curé de la paroisse, M. l'abbé Tremblay, il ajoute :

Quelles réflexions le catholique ne doit-il pas faire lorsqu'il parcourt l'avenue macadamisée qui conduit au cimetière et lorsqu'il élève son regard sur la magnifique porte d'entrée, dont le fronton porte l'inscription suivante, écrite en lettres d'or : *opera enim illorum sequuntur illos !* Oui nos œuvres seules, bonnes ou mauvaises, nous suivent après la mort. C'est une vérité éternelle que nous ne saurions trop méditer.

Si nous entrons dans le champ des morts et que nous portons la vue en arrière, nous voyons une autre inscription, encore en lettres d'or, à la même hauteur que la précédente : *Requiescant in pace.* C'est la prière fervente qui monte vers le trône du divin Juge. C'est le dernier souhait de bonheur d'un parent ou d'un ami : que son âme repose en paix dans le sein du Seigneur.

En continuant cet examen, on aperçoit à gauche un superbe chemin de croix, formé de piédestaux surmontés d'une croix dorée et ornés de sculptures. Sur chaque piédestal est gravé le numéro de la station, ainsi que le mystère douloureux que la station représente.

Au centre du cimetière, se dresse le signe de la rédemption qui verse ses trésors abondants sur les faibles mortels.

L'inscription : *Spes unica*, se lit sur le pied de la croix. *L'unique Espérance!* Mot consolant pour celui qui sait supporter avec résignation et courage toutes les souffrances et toutes les croix que le Ciel lui envoie.

Toutes les allées sont bordées d'érables et macadamisées.

— 000 —

## L'ÉGLISE DE LAMÈQUE

(NOUVEAU-BRUNSWICK).

Cette église, dont la construction a commencé au mois de juin 1880, est construite en belle pierre du pays, couleur rougeâtre, et mesure 75 pieds sur 45. C'est M. Marcel Ferland, de Beauport, qui a été l'habile entrepreneur.

Voici la traduction du document latin renfermé dans la pierre angulaire du nouvel édifice :

Cette première pierre de l'Église de la Mission de Lamèque a été bénie et mise en place par l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Jacques Rogers, D. D., Evêque de Chatham, le 2<sup>e</sup> jour d'octobre A. D. 1880. (Veille des SS. Ap. Simon et Jude) A la louange et à la gloire de Dieu Tout-Puissant ; A l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints ; Particulièrement de Saint Urbain, 1er Pape et Martyr, Sous lequel titre et patronage elle est fondée. Notre Saint Père Léon XIII occupant le siège Apostolique de Pierre ; Le Très Révérend Jacques Rogers étant Evêque de ce diocèse de Chatham ; Le Révérend Joseph Trudelle étant curé de cette Mission ; Notre Très Gracieuse Reine Victoria, Reine de la Grande-Bretagne, Régnant en paix ; Son Excellence John Campbell, Marquis de Lorne, étant Gouverneur Général de la Puissance du Canada ; L'Hon. R. D. Wilmot, Gouverneur de la Province du Nouveau-Brunswick.

Étaient aussi présents et ont pris part à cette solennelle cérémonie :  
Le Très Révérend Thomas F. Barry, Vic. Gén. et curé de la paroisse voisine de Caraquet.  
Le Révérend Joseph R. Doucet, Ptre. Missionnaire de Grande Anse.  
Appointé Prédicateur.  
Le Révérend Joseph Augusto Babineau, curé de Tracadie.

Puisse le Dieu Tout-Puissant continuer et mener à heureuse fin cette bonne œuvre qu'il a ainsi commencée.  
Amen.

— 000 —

## Biographie.

(Pour l'Album des Familles.)

### SIR N. F. BELLEAU,

Chevalier-Commandeur de l'Ordre de St-Michel et de St-George.

ET

PREMIER LIEUTENANT-GOUVERNEUR

DE LA

PROVINCE DE QUÉBEC.

En écrivant la biographie de Sir Narcisse Fortunat Belleau on touche nécessairement à l'histoire des faits publics et politiques qui se passaient pendant que les circonstances, qu'il n'a pas recherchées, l'indiquaient à la confiance des gouvernants, dont les chefs comptaient avec raison sur la clairvoyance politique et le dévouement de Sir Narcisse, et aussi sur l'entière conformité de vues et d'opinions qui existaient entre eux.

Ceux qui ont suivi de près les affaires publiques ont dû voir combien Sir Narcisse était réservé et modeste dans ses aspirations d'avancement politique. Il avait même une certaine défiance dans son habileté, que sa prudence d'action faisait entrevoir aux personnes qui se trouvaient en contact avec lui. Ajoutons que cette modestie remarquable ne l'a jamais abandonné, même dans les positions élevées où il s'est trouvé placé, et qu'il a su même éviter le bruit de ses succès avec autant de soin que d'autres le recherchait.

Si la vie publique est remplie parfois d'anxiété et de désappointement, dans le cas de Sir Narcisse Belleau elle a été couronnée par d'amples et honorables compensations. Aujourd'hui qu'il a cessé de se mêler de politique active, il est entouré de la considération géné-

rale, de l'estime et du respect des habitants des diverses nationalités dont se compose la province de Québec.

I

Sir N. F. Belleau est le fils de sieur Gabriel Belleau, cultivateur, et de dame Marie-Koska Hamel, de Notre-Dame de Ste Foye, près de Québec. Ses ancêtres émigrèrent de France en ce pays avant la cession du Canada à la Grande-Bretagne. Il naquit le 20 octobre 1808, et reçut son éducation au Séminaire de Québec. Ses études terminées, il entra chez Mr. A. R. Hamel, sous la direction duquel il fit son cours de droit, en compagnie de MM. David Roy et Joseph-Noël Bossé, ses confrères de classes au Séminaire, lesquels furent plus tard nommé Juges des Cours supérieures de la Province de Québec, et au mois de septembre 1832, le jeune étudiant était admis à la profession d'avocat.

L'épidémie du choléra asiatique, qui éclata en 1832 et 1834, ayant jeté la consternation et le trouble dans les familles par suite des nombreux décès qui se comptaient par milliers, dans chacune de ces deux mémorables époques, un mouvement subit d'affaires de la compétence des avocats se fit remarquer par les réclamations diverses ou controverses qui eurent lieu entre les héritiers, dans la répartition des biens de famille, ce qui amena une riche aubaine aux hommes de loi, et le jeune Belleau ne fut pas lent à en profiter. Dès lors il s'assura une clientèle qui ne lui fit plus défaut pendant quarante ans qu'il a pratiqué sa profession.

Le succès qui accompagne Sir N. F. Belleau dans le cours de sa vie a donc eu pour point de départ ces accidents fortuits qui donnent moyen de commencer fortune aux personnes désireuses d'en profiter. Les années lucratives se succédant, Sir N. F. Belleau pensa qu'il convenait de s'adjoindre une compagne de la vie. Le 15 septembre 1835, il épousa donc Mademoiselle Marie-Reine-Josephte Gauvreau, née du mariage de Louis Gauvreau, marchand importateur et membre de l'Assemblée Législative du Bas-Canada et Mlle Josephthe Vanfelson.

M. Belleau continua de s'occuper exclusivement des affaires de sa clientèle jusqu'en l'année 1847, à laquelle époque les citoyens de Québec le choisirent comme conseiller de ville. Il sut remplir cette charge avec un zèle très actif pour l'amélioration de la ville, et en 1850 il fut choisi pour remplir les fonctions difficiles de Maire de Québec. C'est sous son administration comme maire de la ville que Sir N. F. Belleau eut à s'occuper des vastes et importants travaux de l'aqueduc, qui était une entreprise très dispendieuse pour les ressources de la ville, mais nécessairement indispensable pour la santé publique et la préservation contre les maladies trop souvent répétées à Québec. C'est de cette entreprise que date le commencement de la dette de la ville. Ces ouvrages se continuèrent pendant plusieurs années encore, et un beau jour, au grand plaisir de la population, l'eau du lac Saint-Charles, situé à quinze milles de la ville, fut introduite dans les canaux pour l'approvisionnement des citoyens.

Ces ouvrages étant terminés, Sir Narcisse trouva qu'il avait fait sa part des devoirs accomplis, en profita pour terminer sa connexion avec le corps municipal de la ville dont il avait été membre durant sept années consécutives.

C'est durant le temps de sa mairie que Sir N. F. Belleau fut élu Président de la Compagnie du Chemin de fer du Nord, et c'est sous sa présidence que se firent les travaux de la localisation de ce chemin et les estimés du coût probable de cette vaste entreprise. Le chemin actuel du Nord diffère peu du premier tracé ; le seul changement notable est que le chemin actuel se termine à Montréal et venant de l'ouest, tandis que le premier tracé y arrivait par le bout de l'Isle de Montréal.

En remettant sa charge de Maire, les citoyens exprimèrent à Sir Narcisse leur approbation et leur reconnaissance de ce qu'il avait fait pour le bien de la ville, et comme souvenir de ses bienfaits ils lui offrirent son portrait en grand, peint par M. Théophile Hamel, artiste-élève de Rome. Sur proposition du Conseil de Ville, ce portrait fut placé dans la chambre du

Maire, où il se trouve encore à l'heure qu'il est. Une adresse des plus élogieuses accompagnait ce généreux don des citoyens

## II

En 1849, Sir N. F. Belleau était choisi par les actionnaires de la Banque de Québec comme l'un des directeurs de cette ancienne institution monétaire. Jusqu'à ce jour les actionnaires ont continué d'élire M. Belleau comme tel, appréciant ainsi son honnêteté et sa libéralité ; car Sir Narcisse a toujours considérée les demandes d'escompte au point de vue de la solvabilité raisonnable de l'emprunteur, jamais l'origine nationale ou la croyance religieuse des individus influèrent sur sa décision. En retour, les intéressés dans cette institution, sans distinction de nationalité, s'entendent depuis plus de trente ans que Sir N. F. Belleau est co-directeur, à le continuer, par vote secret, dans la direction de cette banque. Il a vu se renouveler plusieurs fois le personnel de ses co-directeurs depuis 1849, et aujourd'hui pas un seul des directeurs de la première époque ne se trouve dans le bureau avec lui.

Le champ des travaux de Sir Narcisse s'agrandissait en importance et en responsabilité. Au mois de novembre 1852, un bref de *mandamus* de Sa Majesté le nommait membre du Conseil Législatif du Canada, et obéissant à cet ordre, il siégea en cette branche de la Législature jusqu'au 1er juillet 1867, laquelle date ouvre au Canada la Confédération des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord.

C'est aussi en 1852 qu'il fut appointé à la position très recherchée à cette époque de Conseiller de la Reine (Q. C.). En 1857, ses confrères avocats de Québec l'élirent Bâtonnier de l'Ordre pour le district de Québec. Sir Narcisse occupait des dignités et des charges publiques des plus considérables dans la province, dont l'amour-propre d'un homme modéré dans son ambition pouvait être satisfait, cependant celle de Bâtonnier du Barreau que lui conféraient ses confrères le combla de joie, comme

il le disait lui-même à ceux qui l'approchait. Cette appréciation de ses confrères, avec lesquels il était en rapport d'affaires professionnelles pendant un grand nombre d'années, était pour lui, ajouterons-nous, le cachet de leur estime à son égard et le prix des bons souvenirs qu'ils gardaient de ces relations journalières. Sir Narcisse s'en glorifiait et il avait raison.

En novembre 1857, une phase nouvelle se présente inopinément à Sir Narcisse Belleau. Le ministère McDonald-Cartier lui offrit la présidence du Conseil Législatif, avec un siège dans le cabinet. La responsabilité ministérielle et les conséquences qui résultent des décisions de l'Exécutif : les vivacités presque haineuses et l'aversion non déguisée des chefs politiques des deux partis les uns envers les autres ; la violence sans égard de la presse, faisait hésiter Sir Narcisse. Allait-il décliner l'honneur de cet offre ? L'amitié bien notoire qu'il portait à Sir John A. McDonald et à Sir George Cartier fut-elle mise en jeu dans la circonstance, ou Sir Narcisse dut-il mettre de côté ses craintes pour aider courageusement ses amis personnels et politiques à passer le Rubicon ? Je l'ignore, mais qu'importe ! Sir Narcisse fut installé orateur du Conseil Législatif avec un portefeuille dans le Cabinet des ministres ; mais au mois d'août de l'année suivante le ministère résigna pour faire place au ministère éphémère de MM. Brown-Dorion, qui ne vécut que l'espace d'un jour, en laissant aux honorables Sir George Cartier et Sir John A. McDonald le soin de reprendre l'administration des affaires publiques, dans lequel gouvernement entra de nouveau Sir Narcisse Belleau, comme ministre de l'Agriculture et de la Colonisation. Après quelque temps, Sir Narcisse remit son portefeuille, et se retira tranquille au sein de sa famille, entouré de nombreux amis qu'il avait su conserver, tant parmi ceux de date ancienne que ceux que la politique et les affaires ordinaires avaient mis sur son chemin.

Le 28 février 1860, sir Edmund Head, gouverneur-général, transmit au Conseil Législatif une dépêche du Secrétaire-d'Etat de la métropole au sujet de la visite au Canada de

Son Altesse Royale le Prince de Galles. Le 9 juillet suivant, Son Altesse Royale, escorté d'une grande suite d'officiers, laissait l'Angleterre, et après avoir visité les provinces maritimes, arrivait à Québec le 18 août, convoyé de plusieurs vaisseaux de guerre et environné de la magnificence royale qui convenait au prince, héritier présomptif de la Couronne d'Angleterre. Le mardi suivant, son Altesse Royale donna une réception dans la salle des séances du Conseil Législatif, où les membres des deux Chambres du Parlement furent introduits au Prince Royal. Une Adresse du Conseil Législatif fut présentée à Son Altesse, à laquelle il lui plut de faire une très brillante réponse, après quoi le comte de St Germain annonça que c'était le gracieux plaisir de son Altesse que M. Belleau, président du Conseil Législatif, s'approcha et flechit un genou à terre. Alors son Altesse Royale prit une épée des mains de Sa Grâce, le duc de Newcastle, et accomplit ainsi son premier acte de royauté en cette province, en touchant du plat de l'épée l'épaule de M. Belleau, lui ordonnant de se relever " Sir Narcisse Fortunat Belleau."

Personne ne fût surpris que Sir Narcisse Belleau fut choisi pour l'honneur de la dignité que lui conférait son Altesse Royale. Les événements auxquels avait participé Sir Narcisse, comme président du Conseil Législatif en rapport avec la visite du Prince royal, et sa qualité de membre de l'administration, lui avait mérité cette éclatante manifestation, qui rejaillissait également sur le Conseil Législatif.

L'amour-propre de Sir Narcisse doit être satisfait de la position que les événements politiques lui ont fait. Cette longue série de dignités officielles n'ont pas changé ses façons d'agir, non plus que ses idées, et il a raison, car la modestie ne chasse pas avec la vanité orgueilleuse. Puisse-t-il jouir encore longtemps des honneurs dont il a été l'objet.

## III

En 1865, le décès du très regretté Sir E. P. Taché créa des embarras sérieux au ministère de coalition

qui administrait alors les affaires du pays, dont le brave et le galant Chevalier était le chef honoré. Les deux sections du gouvernement de coalition éprouvaient des irrésolutions et des tiraillements. Dans ces deux camps politiques les prétendants à la succession de feu Sir Taché s'annonçaient avec des amis influents et des prétentions plus ou moins admissibles. De fait, il existait des opinions diverses entre les ministres eux-mêmes, qui firent craindre à un grand nombre une séparation soudaine et fâcheuse. Heureusement il se trouva dans le Conseil Exécutif des Ministres à vues politiques et modératrices qui résolurent de tempérer les opérations et de rapprocher les idées vers une conciliation. Cette difficulté, qui paraissait presque insurmontable, fut cependant écartée par un compromis auquel on eut recours, et par lequel les rivalités furent neutralisées par le choix qui fut fait de Sir Narcisse Belleau, comme premier ministre du gouvernement. Quoique partisan politique, il était modéré dans ses idées; on prévoyait qu'il modérerait la violence des vues extrêmes. Il avait agi de manière, dans le passé, à ne pas froisser ses adversaires politiques. Il devenait donc acceptable aux deux parties, et son jugement réfléchi assurait une conduite impartiale et de justice envers tous. Pour ces raisons, il succéda donc à Sir Pascal Taché, et devint premier ministre, avec aussi le portefeuille de Receveur-Général, poste qu'il occupa jusqu'au 1er juillet 1867, à laquelle époque fut promulgué la nouvelle Charte de la Confédération des Provinces du Canada.

A cette dernière occasion, Sir Narcisse Belleau fut nommé Lieutenant-Gouverneur de sa province natale; position qu'il occupa pendant sept ans et demi. Quelque fut le motif qui amena la nomination de Sir Narcisse comme lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, les populations qui l'habitent durent manifester leur satisfaction du nouvel ordre de chose par des adresses, des félicitations et souhaits de prospérité.

Ces témoignages de bienveillance, venant de toutes les nationalités, allumèrent la verve poétique de M. le juge Routhier. Les

allusions judicieuses et les comparaisons du poète nous autorisent à reproduire de nouveau dans l'*Album des Familles* ces beaux vers du barde canadien. Ils ont été écrits peu de temps après l'avènement de la Confédération, à l'occasion de la première réunion du parlement provincial de Québec, alors que Sir Narcisse Belleau allait ouvrir la session, en sa qualité de lieutenant-gouverneur de la province. Ajoutons que c'était un spectacle bien nouveau et bien agréable de voir, plus d'un siècle après la conquête, l'un de nos compatriotes remplir les fonctions de la Couronne dans une législature spécialement chargée de protéger l'autonomie de notre province. Sir N. F. Belleau et son épouse ont laissé dans le cœur de toutes les populations les meilleurs souvenirs. Les grands mérites dont M. Routhier faisait délicatement l'éloge, en 1867, ont été appréciés de plus en plus pendant les cinq années où Sir N. F. Belleau s'est distingué comme chef constitutionnel d'un peuple libre, et où lady Belleau a brillé à la tête de notre société.

Mais laissons parler le poète :

## DEUX DATES

1760.

Le héros immortel d'une grande épopée,  
Montcalm, était tombé devant les ennemis,  
Et les regards fixés sur sa vaillante épée  
Il avait dit : je mours vaincu mais insoumis !

Dans les plus glorieux du drapeau de la France  
Il avait endormi sa suprême douleur.  
Notre patrie, hélas ! n'avait plus d'espérance,  
Tout était bien perdu, tout, excepté l'honneur !

Les chevaliers français qui, l'âme ondolorie,  
Semblaient humiliés de survivre aux combats,  
Reportaient en plourant pour la mère-patrie,  
Plutôt que de subir un joug qu'ils n'aimaient pas.

Jour de deuil où l'on vit sous les couleurs anglaises,  
S'éloigner le dernier des Gouverneurs français,  
Où, moines spectateurs au sommet des falaises,  
Nos pères soupiraient : reviendront-ils jamais ?

Oh ! qu'ils devaient souffrir dans leurs âmes si fières,  
Quand leurs yeux désolés contemplaient l'avenir !  
Quelques milliers épars, vivant dans des chaumières,  
Délaissés, sans secours, qu'allaient-ils devenir ?

Ces généreux enfants d'une race superbe  
Seraient-ils absorbés par le peuple vainqueur ?

— On le disait. Mais Dieu qui prend soin du brin  
Laisseait luire sur eux un rayon de son cœur !



1867.

L'univers a vieilli d'un siècle, et la conquête  
Qui devait de ma race entr'ouvrir le tombeau,  
Selon les pronostics d'une haine inquiète,  
Parait être plutôt devenue un berceau !

[Douvo,  
Un nouveau peuple est né sur les bords du grand  
Il a beaucoup souffert, il a langui loi temps,  
Mais enfin il grandit, et pour vaincre l'éprouve  
Il a dans sa verte la sève du printemps.

Ain que ses enfants ne fussent pas esclaves  
Que de vaillants combats il a dû soutenir !  
Malgré tout il progresse et brise ses entraves  
Il vient de faire encore un pas vers l'avenir.

Tout Québec est en fête et ses flèches altières  
Laisent flotter au vent leurs pavillons joyeux.  
La voix du canon gronde, et les salves guerrières  
Semblent nous annoncer un jour plus glorieux.

Que se passe-t-il donc, et quelle est cette fête ?  
Quelle ero a donc brillé dans notre firmament ?  
Et quel est ce héros dont la foule s'apprête  
A saluer l'entrée au seuil du parlement ?

Ah ! c'est que, confiante en sa force admirable,  
La nation affirme aujourd'hui ses succès ;  
C'est qu'elle voit s'ouvrir en ce jour mémorable  
Dans les murs de Québec un parlement français !

Et l'homme qu'on acclame, il est de notre race,  
Des enfants du pays le premier gouverneur !  
Il est monté d'en bas à la première place,  
Et sans avoir trahi ni la foi, ni l'honneur !

Après plus de cent ans il reprend l'héritage  
Qu'avait abandonné le marquis de Vaudreuil :  
Mais il peut à son peuple assurer en partage  
Plus de bonheur paisible et moins de deuil.

O fille de la France ! O ma douce patrie,  
De ton enfant sois fière ; en son cœur généreux  
Il garde ton amour avec idolâtrie,  
Et dans ses veines coule un sang des anciens preux !

A. B. R.

## ENVOI.

Celui qui de Vaudreuil a repris l'oriflamme  
Et qui naguère encor le portait noblement,  
Vous l'avez reconnu, c'est votre époux, madame,  
Et vous l'avez toujours secondé dignement.  
Vos deux noms resteront unis dans notre histoire  
Des conseils de l'Etat il fut longtemps la gloire,  
Comme de nos salons vous fîtes l'ornement.

A. B. ROUTHIER.

## IV

Sir N. F. Belleau, dans toutes les  
charges qu'il a occupé, n'a cessé de  
montrer une persévérance et une  
habileté hors ligne, sans morgue,  
sans orgueil et sans ostentation. Il  
laisait les honneurs de sa maison  
avec une largesse toute princière.  
Lors de sa retraite comme lieute-  
nant-gouverneur, Sir Narcisse déclina  
l'offre d'un siège au Sénat, vou-  
lant se retirer dans la vie privée.

Le 2 novembre 1871, le Secré-  
taire d'Etat adressait à Sir N. F.  
Belleau une lettre qui l'informait

que Son Excellence le Gouverneur-  
Général du Canada avait reçu une  
dépêche du Secrétaire d'Etat de Sa  
Majesté pour les Colonies, dans  
laquelle se trouvait une dépêche  
du Chargé d'Affaires de Sa Majesté,  
à Madrid, exprimant la reconnais-  
sance qu'éprouvait le gouvernement  
espagnol des démarches prises par  
les Autorités du Canada et par Sir  
Narcisse Belleau, lieutenant-gou-  
verneur de la province de Québec,  
au sujet des flibustiers de Cuba, et  
un mois plus tard, Sir Narcisse  
recevait de S. E. Don Boniface de  
Blos, ministre des affaires étran-  
gères, une lettre officielle par ordre  
et au nom de Sa Majesté Amédée,  
roi d'Espagne, lui conférant le titre  
et la dignité de Commandeur Grand  
Officier de l'Ordre Royal d'Isabelle  
la Catholique, et le 6 janvier suivant  
il recevait du Consul d'Espagne, à  
Québec, le parchemin signé du Roi  
d'Espagne, qui le créait à cette  
haute dignité.

Ajoutons, pour terminer, que Sir  
Narcisse semble nous prouver qu'il  
connaissait et pratiquait le sage  
proverbe : *Tout arrive à qui sait  
attendre*, nonobstant la modération  
d'ambition que nous lui connais-  
sons, et par le fait nouveau qui se  
produisit dans sa vie publique  
quelques années plus tard. On était  
alors en 1879, lorsque Son Excel-  
lence, le marquis de Lorne, gou-  
verneur-général du Canada, l'invita,  
le 24 mai, à se rendre à Mont-  
réal, et là en présence de Son  
Altesse Royale, la Princesse Louise,  
de ses dames d'honneur et de plu-  
sieurs autres personnages distin-  
gués en habit de gala, lui conféra  
par ordre de Sa Majesté le titre et  
la dignité de Commandeur de  
l'Ordre de St Michel et de St George,  
suivant les formes et cérémonies  
usitées en pareil cas.

Sir Narcisse vit aujourd'hui au  
sein de sa famille. Il porte allègre-  
ment son âge, toujours actif, il assiste  
régulièrement aux réunions nom-  
breuses des diverses associations  
dont il fait partie, et plusieurs fois,  
chaque semaine, il se trouve ponc-  
tuellement à son poste où se discu-  
tent et se transigent les affaires  
importantes dont il a la surveillance  
avec ses co-directeurs et collègues.  
Son contact quotidien avec les  
hommes d'affaires, et sa longue  
pratique des transactions commer-

ciales lui procurent l'occasion et les  
moyens de se rendre utile aux  
grands et aux petits. Ces occupa-  
tions et sa gaieté habituelle de  
caractère contribuent sans aucun  
doute à maintenir cet état de santé  
enviable que nous lui souhaitons  
pour encore de longues années.

STANISLAS DRAPEAU.

— 000 —

## QUÉBEC.

Boulevard de notre nationalité.  
Glorieux vaincu dans un combat  
illustre. Fier dans la défaite. Digne  
du respect et de l'admiration de la  
postérité. Toujours foyer ardent  
de patriotisme, de foi, de charité.  
Ami constant des lettres, des arts,  
des sciences. Audacieux promon-  
toire aux vastes horizons. Superbe  
cité aux grandes aspirations du  
cœur, aux généreux élans de l'âme !

L. G. DESJARDINS.

\*\*\*

Quand Jacques Cartier découvrit  
le Canada, son premier soin, en  
touchant cette terre nouvelle, fut  
d'y élever une croix. Plus tard,  
de Maisonneuve plantait la croix  
sur le sommet du Mont-Royal.  
Armés de la croix, les missionnaires  
parcouraient les régions sauvages  
de la Nouvelle-France, cherchant  
des âmes à convertir à Jésus-Christ.  
Aujourd'hui, l'emblème sacré do-  
mine nos villes et nos campagnes.

J. DESROSIERS.

\*\*\*

De quelque côté que se portent  
nos regards, partout apparaissent,  
au Canada, les impérissables monu-  
ments élevés par l'intelligente gé-  
nérosité ou par la charité chrétienne  
de ses habitants. En effet, l'amour  
de la patrie s'est toujours manifesté  
par de nombreux actes de loyauté,  
en même temps que les âmes brû-  
lant de charité soulageaient les  
infortunes et consolait les affli-  
gés.

S. DRAPEAU.

## Bibliographie.

Les **Fables Canadiennes**, par L. P. LeMay.—Brochure de 350 pages, format in-12. Typographie de G. Drapeau, Québec —1882.

Nous avons parcouru avec intérêt ce nouveau livre, qui renferme de très jolis morceaux. Nous avons déjà un volume de fables canadiennes en prose, dû à la plume féconde de feu Paul Stevens, mais M. Lemay est le premier qui ait publié des fables canadiennes en vers.

L'auteur, qui ne manque pas d'inspiration, a su tirer profit de tout, et la plupart de ses fables renferment une morale excellente et très appropriée.

Comme le dit un confrère, M. Lemay sait parfois faire vibrer avec un rare bonheur la note touchante du cœur, comme par exemple dans *La Rose et le Papillon*, *La Fauvette et l'Epi de Blé*, etc., manier habilement le sarcasme comme dans les *Deux pigeons Sauvages*, et faire la leçon aux grands comme dans la *Sauterelle et la Chenille*.

**Harmonies Religieuses** — Recueil de chants sacrés, par l'abbé E. A. GIBEL, chanoine honoraire de Valence, en France (\*)

D'après les témoignages flatteurs que les délicieuses compositions musicales du savant auteur ont fait naître, on conçoit de suite que ces chants sacrés ne sont pas seulement une froide combinaison de sons pour le plaisir de l'oreille, mais qu'ils sont par dessus tout la vivante expression de tous les sentiments de l'âme chrétienne dans ses rapports avec le ciel.

Ce recueil renferme au-dessus de cinquante pièces de chant pour les saluts du Saint-Sacrement, consistant en solos, duos et chœurs variés, selon le degré des fêtes.

Les paroles lumineuses de la liturgie catholique, admirables de clarté et de pénétrante onction, ont servi de thème aux nombreux artistes qui depuis le moyen-âge ont essayé de les traduire dans la langue poétique des sons. Ces mélodies,

(\*) On peut se procurer les œuvres de M. l'abbé Gibel, à Ottawa, en s'adressant à l'administration de l'*Album des Familles*. (Voir l'annonce troisième page du couvret de l'*Album*.)

tantôt sous la forme liturgique du chant grégorien, tantôt sous le vêtement moins sévère de l'art musical, n'ont pas cessé de se faire entendre aux oreilles des fidèles réunis au pied du Tabernacle. Le matin ou le soir, dans les plus humbles chapelles comme dans les immenses cathédrales, elles montent vers la voûte sacrée avec les accents de la prière et les vapeurs de l'encens; elles sont le tribut d'honneur divin offert au Dieu de l'Eucharistie; elles en signalent la présence, elle en redissent la tendresse avec tous les pieux sentiments de l'âme fidèle.

Nous engageons fortement les communautés, collèges et chœurs d'église de ce pays à se procurer ces œuvres si hautement recommandées, et dont la liste se trouve insérée sur le couvret de l'*Album*.

Le bien-aimé **Pie IX**.— Vie intime et édifiante de Pie IX, mort en odeur de sainteté, par le R. P. Huguet.—Un beau volume in-octavo de 600 pages, avec le portrait de l'illustre Pontife. Prix \$1.25.

L'auteur de ce précieux volume est avantageusement connu par ses nombreux ouvrages sur Pie IX, dont les éditions et les traductions se sont multipliées depuis vingt ans. S. S. Pie IX et NN. SS. les Evêques de plusieurs diocèses, en France, lui ont adressé, au sujet de ses travaux, les plus honorables félicitations.

## LES ORPHELINS.

Vierge Marie, ô Vierge de clémence  
Ouvrez sur nous vos maternelles mains :  
Protégez-nous, veillez sur notre enfance :  
Ayez pitié de pauvres orphelins.

Un jour, hélas ! notre petite mère  
Nous a laissés sans appui, sans secours :  
Pour le beau ciel, elle a quitté la terre,  
La triste terre où l'on pleure toujours.

Petite mère, hélas ! états si bonne !  
A ces côtés nous étions si joyeux !  
Elle disait sans cesse : " Je pardonne, "  
Elle aimait le moindre de nos jeux !

Qui sera là, comme petite mère,  
Pour nous apprendre à prier le bon Dieu ?  
Qui nous dira la touchante prière  
Qu'elle disait le soir auprès du feu ?

Vierge Marie, ô Vierge de clémence  
Ouvrez sur nous vos maternelles mains :  
Protégez-nous, veillez sur notre enfance,  
Ayez pitié de pauvres orphelins.

PAUL BARDY.

## Critique.

## LES MORPHINÉS.

Jadis la contemplation des plaisirs de l'humanité arrachait à Pascal cette exclamation :

—Voilà donc ce que les hommes ont inventé pour se rendre heureux !

Bien autrement vaste serait l'étonnement, si l'on voulait passer en revue tout ce que les hommes ont inventé pour se rendre malades.

Quel raffinement de cruauté contre leur propre corps ! Et comment cette machine si frêle en sa structure compliquée, peut-elle résister à tous les assauts qu'on lui donne ?

Chose étrange ! c'est souvent du remède même que l'ingéniosité humaine fait sortir un nouveau mal. Nous en avons encore la preuve en ce moment avec une catégorie inédite d'empoisonnement volontaire.

On protesta philanthropiquement autrefois contre la sottise des Chinois qui demandaient à l'opium des extases mortelles, et contre la mercantile férocité des Anglais qui leur débitaient à hauts prix ce toxique funeste.

Aujourd'hui c'est en plein Paris que l'opium exerce ses ravages, et pour ce fléau il n'y a plus de muraille de Chine.

Comment la chose s'est-elle propagée ? Rien de plus simple.

La médecine se trouvant par le plus grand des hasards dans un jour d'innovation, s'avisait d'administrer un calmant d'espèce ingénieuse : l'injection sous-cutanée.

Une petite piqûre, quelques gouttes de liquide projetées sous la peau par une seringue de poche, et le tour était joué.

On arrive ainsi à insensibiliser localement un malade et à apaiser pour un temps les douleurs trop vives.

L'injection sous-cutanée apportait un trop précieux soulagement pour ne pas être de suite adoptée et propagée.

L'usage s'en répandit, en effet, avec rapidité.

Mais à côté des incontestables bienfaits devait se produire l'abus redoutable.

L'injection sous-cutanée n'avait pas seulement pour effet d'engourdir la souffrance. Ceux et surtout celles qui en avaient fait usage s'aperçurent qu'elle procurait des sensations étranges, des agacements bizarres, des rêveries tout éveillées qui avoisinaient l'hallucination.

C'en était fait. La morphine fut adoptée par les femmes principalement comme dérivatif de l'ennui désœuvré, comme une clef des songes fantaisistes.

A l'heure qu'il est, cet usage déplorable sévit presque à l'état d'épidémie, et un savant docteur des hôpitaux vient de publier sur la question des *Morphinées* un mémoire plein de faits instructifs et de statistiques alarmantes.

Le danger de la piqûre, à la fois agréable et périlleuse, c'est que la sensation s'émoussant avec l'habitude, il faut répéter et multiplier effroyablement les expériences pour obtenir les ivresses cherchées.

On commence par une piqûre par jour. On continue par deux.

Certaines dames du monde, citées par le mémoire dont je m'occupe, en arrive à trente et quarante piqûres quotidiennes.

Celles-là vivent dans un état de demi-sommeil, d'hébètement, énérvé, de dislocation physique et intellectuelle.

La peau jaunit et se parchemine : l'œil s'enfoncé ; la parole s'embarrasse ; les dents s'altèrent ; la démarche devient titubante ; les cheveux blanchissent prématurément.

Le ravage pénètre bien plus profondément qu'avec l'alcool. Et cela, sous une forme hypocrite, traîtreusement, en tapinois.

Quel mal peut faire une impression sitôt effacée ?

Car au début, la morphinée ne se dose guère que cinq minutes de torpeur.

Mais bientôt l'appétit vient en mangeant. On réitère, on double, on triple.

C'est fini. On ne s'arrête que devant la mort.

Car cet état particulier de dé-

composition physique va jusqu'au funèbre dénouement.

Le mémoire constate, pour Paris seul, plus de cent cinquante décès de morphinées par an.

Et la progression croit toujours !

L'habitude s'est si bien implantée, que le petit appareil nécessaire à l'injection sous-cutanée est devenu un bijou de luxe, que certains bijoutiers enrichissent de ciselures ou même de pierreries !

— 000 —

## CONSEILS

sur

### L'HYGIENE DES PETITS ENFANTS.

Les mères de familles qui sont obligées d'élever leurs enfants au biberon sont priées de se conformer aux règles suivantes d'une alimentation rationnelle :

Le lait est le seul aliment complet par lui-même. Aucun autre aliment ne peut lui être comparé.

Toute alimentation prématurée avec des aliments solides (soupes, bouillies, etc.) devient un danger de mort dans les premiers mois de la vie, et un danger de maladie dans les six suivants.

Quand les chaleurs arrivent, ce danger acquiert toute son intensité, et les enfants ainsi nourris sont pris de tous les symptômes du choléra infantile qui peut devenir rapidement mortel. C'est donc le *lait* seul qu'il faut donner à l'enfant. Nous insistons sur le mot *seul* car il est entré dans les habitudes de notre population de couper le lait avec toutes sortes de liquides qui l'altèrent et le rendent indigeste et dangereux. L'eau de gruau, d'orge, l'eau de gomme, l'eau panée mélangées avec le lait, donnent des résultats déplorable. Il est peu d'enfants en bas âge atteints de diarrhées, qui ne doivent cette première atteinte du mal à cette détestable habitude.

Si le lait est trop riche, ce qui est rare, il faut le couper avec le quart ou au tiers, mais avec de l'eau seulement ; à partir du deuxième mois, tout coupage est inutile.

Autrefois, en Normandie, on se servait du fameux petit pot d'étain (de là l'âge d'élever un enfant au petit pot,) aujourd'hui on se sert uniquement du biberon, malheureusement le progrès a introduit l'usage du biberon à long tube de caoutchouc. Mais ce prétendu progrès est la source de graves inconvénients.

En effet, la longueur du tube est une difficulté très grande pour le nettoyer. L'écouvillon est vite usé ; on ne le remplace pas. Quand même il est bon, il est rare que la mère de famille s'astreigne à le nettoyer chaque fois que l'enfant a bu. Pour se faire une idée de ce qui arrive alors, nous engageons à faire l'expérience suivante : faite passer un filet d'eau dans le tube, et buvez cette eau. Elle a un goût acide et nauséabond ; et si le tube n'est nettoyé que rarement, ce qui est le plus fréquent, l'eau sera non-seulement détestable au goût, mais tout à fait dangereuse pour l'enfant.

Un autre inconvénient plus grave encore s'il est possible, c'est que les mères trouvent plus commode de mettre le biberon dans le lit de l'enfant et l'embout près de sa bouche. L'enfant a bien vite pris l'habitude de le trouver et il tète toute la journée ; les repas n'étant plus réguliers, la digestion est toujours troublée ; de là des selles liquides, donnant des coliques au bébé.

Il faut donc renoncer à l'usage du biberon à tube de caoutchouc. Mais si, malgré nos conseils, la mère veut à tout prix le conserver, nous lui recommandons non seulement de passer l'écouvillon chaque fois que l'enfant a bu, mais encore de faire passer un filet d'eau alcaline au moyen d'une petite seringue.

Le biberon que nous préférons est le vieux biberon en verre, vulgairement appelé sabot, qui est applati, troué sur l'une de ses faces, avec un embout en verre qui est par conséquent toujours propre. Le biberon Darbo est excellent, mais plus compliqué et plus cher.

Le choix du biberon étant fait, nous recommandons de nouveau qu'on ne mette dedans que du *lait pur*, ou coupé d'eau, sans l'addition d'aucune substance étrangère, quelle qu'elle soit. Nous recom-

mundons aussi que *les repas soient réguliers*, que la température du lait soit celle du corps de l'enfant, c'est-à-dire de 36 à 37 degrés, jamais plus chaude, jamais plus froide ; ces soins sont minutieux, mais seuls ils peuvent diminuer les graves inconvénients de l'élevage artificiel.

Ces précautions étant prises, nous demandons aux mères de surveiller chaque fois avec soin la nature des garde-robes de bébé. Dès qu'elles apercevront qu'il y a des parties non digérées, des grumeaux de lait, des parties vertes liquides ou solides, sans attendre davantage, elles doivent recourir à un médecin. Il est probable qu'une légère purgation donnée à temps suffira pour empêcher ces accidents de se développer.

Supposons enfin qu'une cholérine foudroyante s'établisse pendant la nuit, nous recommandons aux mères : 1o. de cesser de suite toute alimentation ; 2o. de couvrir le corps de flanelles chaudes et même, pendant quelques minutes, de cataplasmes sinapisés ; 3o. de ne donner à l'enfant que quelques cuillerées d'eau froide légèrement alcoolisée (une cuillerée à soupe de cognac et 19 cuillerées d'eau.) Ce sera au médecin, au médecin seul de juger s'il convient de faire vomir l'enfant ou de le purger.

Si la mère de famille n'a pas de médecine, elle doit faire prévenir sans tarder le médecin du bureau de bienfaisance de son quartier, ou, si l'état de l'enfant le permet, le conduire à une consultation. Il ne faut pas perdre de temps, voilà la règle.

La propreté est une condition de santé, surtout pour les petits. L'enfant chaque matin doit être soigneusement lavé, et encore mieux baigné pendant quelques minutes, en ayant un soin particulier pour nettoyer la tête ; les linges de corps doivent être tenus très-propres. Nous en disons autant de la couchette dont la saleté est quelquefois révoltante.

“ Les mouvements de l'enfant doivent toujours être libres. ”

L'air est aussi bienfaisant que le lait. Il est aussi nécessaire à l'enfant qu'à la plante. Il faut donc aérer les chambres où l'on couche. Il ne faut pas avoir peur de l'air mais seulement des courants d'air.

Il faut faire sortir l'enfant chaque jour pour que l'influence bienfaisante de l'air soit complète, excepté par de trop grands froids.

Il ne faut jamais forcer un enfant à marcher. La marche doit être le résultat des efforts spontanés de l'enfant.

Les bonnets qui revêtent la tête de l'enfant, si on en met, ne doivent pas être serrés.

Le gourme ou chapelet qui recouvre la tête de la plupart des enfants est le résultat du manque de propreté. Il ne faut pas respecter cette éruption, mais la traiter et la guérir.

Bercer les enfants est une mauvaise habitude qui trouble leur sommeil au lieu de le favoriser.

La vaccination des enfants peut se faire dès les premiers jours de leur naissance, et pendant toute l'année, sans inconvénient d'aucune sorte.

DR. LAUNAY.

-----000-----

### Les héros de Chateauguay.

Comme jadis aux Thermopyles  
O braves ! vous étiez trois cents !  
Les ennemis comptés par mille  
Devant vous furent impuissants  
Vous avez inscrit dans l'histoire  
Un des plus beaux exploits connus  
Et les vieux, fils de la victoire,  
Chez leurs fils se sont reconnus :

Salut, sauveurs de la patrie !  
Salut vainqueurs !  
Vous vivrez, phalange chérie,  
Et dans l'histoire et dans nos cœurs !

II

Frères des héros de la Grèce.  
Il manque à vos fronts glorieux  
La couronne d'airain que tresse  
Le temps moins que l'homme oublieux  
Viennent les siècles, votre gloire  
Dans l'univers rayonnera.  
Et le vieillard plein de mémoire  
A ses enfants vous nommera.  
Salut, sauveurs de la patrie !  
Etc., etc.

III

Guerriers humbles autant que braves,  
Sans vous douter de vos exploits,  
Vous brisiez de lourdes entraves  
Quand d'autres nous forgeaient des lois !  
Et de retour à la charrue,  
Continuant votre humble sillon,  
Qui vous eût dit que tête nue  
Plus tard on dirait votre nom !  
Salut, sauveurs de la patrie !  
Etc., etc.

IV

Dans ce siècle de défaillance,  
Oh ! qu'il nous est doux de songer  
Que c'est grâce à votre vaillance  
Que s'est dispersé l'étranger,  
Les échos de nos Laurentides  
Se répétant encor vos noms,  
Mêlant à nos cris insipides  
Le bruit que faisaient vos canons !  
Salut, sauveurs de la patrie !  
Etc., etc.

V

Le plus grand nombre est dans la tombe !  
Hardis défenseurs de nos droits,  
Que le morne oubli plutôt tombe  
Sur le front couronné des vus !  
En attendant qu'un mausolée  
Sur le champ d'honneur glorieux  
A la patrie inconsolée  
Dise : *Ils sont dignes des aieux !*  
Salut, sauveurs de la patrie !  
Salut vainqueurs !  
Vous vivrez, phalange chérie  
Et dans l'histoire et dans nos cœurs !

M. J. A. POISSON.

REPLONSE A M. J. A. POISSON.

Il est à nous ce champ de gloire,  
Nous avons su le conserver.  
Sur le granit traçons l'histoire :  
C'est là qu'il faudra l'élever.  
Et vous, poètes, à l'ouvrage !  
Réveillez notre souvenir.  
Chantez les héros d'un autre âge :  
Le passé parle à l'avenir.

J'ai vu des exploits de son père,  
Chaque enfant du Haut Canada,  
Dresse un monument militaire  
Sur le tombeau du vieux soldat  
Chez nous, les braves intrépides.  
Plus de vingt fois victorieux,  
S'en vont sur les ailes rapides  
Des jours qu'ils ont fait glorieux.

Faut-il croire à la cadence  
Des grandes vertus d'autrefois ?  
Le fleau de l'indifférence  
Nous a-t-il soumis à ses lois ?  
A toi l'accent patriotique !  
A toi poète, le devoir  
De dire aux Français d'Amérique  
Ce que ton cœur doit concevoir.

BENJAMIN SULTE.

-----000-----

### PATRIOTISME.

Quelle admirable épopée que cette histoire de la pauvre petite colonie de Québec de 1608, devenue, par une protection toute spéciale d'en haut, la grande famille canadienne-française ! Et quand se lève, tous les ans, le radieux jour de notre fête nationale, comme il fait bon de jeter un regard sur ce merveilleux passé, en remontant d'étape en étape jusqu'à la date bénie où fut plantée, à l'ombre de la croix et sous la garde de Dieu, l'arbre de notre nationalité !

E. RENAULT.

## Mélanges.

## LE TESTAMENT DE SAINT-LOUIS,

ROI DE FRANCE

Nous recommandons à ceux qui gouvernent la France, les paroles suivantes, qui sont le testament que le roi saint Louis laissa à son fils en mourant. On pourra comparer les principes politiques et économiques de la vieille monarchie française avec ceux qui sont actuellement la base du gouvernement :

“ Cher fils,

La première chose que je t'enseigne est d'entretenir en ton cœur l'amour de Dieu, sans lequel nul ne peut faire son salut. Garde-toi du péché mortel, c'est ce qui déplaît le plus à Dieu, et souffre tous les tourments, plutôt que de commettre un seul péché de ce genre.

Que ton cœur soit compatissant pour les pauvres et les malheureux, donne-leur des consolations et des secours selon tes moyens. Si ton âme est dans la peine, confie-le à ton confesseur ou à un homme sûr et tu la supporteras plus facilement. Recherche le commerce et les conversations des hommes vertueux, soit religieux ou laïcs, mais évite la société des méchants.

“ Aime le bien et fuis le mal. Que personne n'ose dire en ta présence une parole qui porte au péché ou une calomnie contre le prochain. S'il arrive qu'on blasphème en ta présence contre Dieu ou ses saints, que le coupable soit aussitôt châtié.

“ A l'égard de tes sujets, suis toujours la ligne droite de la justice. La cause du pauvre mérite la préférence jusqu'au moment où la vérité se fait jour. Dans une contestation où tu es partie, incline du côté de ton adversaire jusqu'au moment où la vérité sera connue. Ainsi tes conseillers seront plus hardis à rendre leurs décisions selon la justice. Ne conserve jamais ce que tu supposes ne pas t'appartenir, que la possession vienne de tes ancêtres ou de ton fait.

“ Veille bien à ce que tes sujets vivent en paix sous ton sceptre, surtout les religieux et les personnes de la sainte Eglise.

“ Garde-toi de faire la guerre sans mûre délibération, surtout contre les chrétiens ; s'il faut la faire, préserve de tout dommage les personnes de la Sainte-Eglise et les gens inoffensifs. Saint-Martin considérait comme son plus grand mérite d'avoir remis la paix entre des ennemis. Suis son exemple à l'égard de tes sujets qui se feront la guerre.

“ Que tes baillis, tes prévôts et les gens de ton hôtel soient bien choisis, informe-toi souvent et diligemment de leur conduite. Veille à ce que les dépenses du royaume soient bien ordonnées. Sois soumis et obéissant envers notre mère l'Eglise romaine, et le souverain Pontife, notre père spirituel.

“ O mon très cher fils, je te donne la meilleure des bénédictions qu'un bon et tendre père puisse donner à son fils. Que la Sainte Trinité et les saints te préservent de tous maux. Que le Seigneur te fasse la grâce de faire sa sainte volonté, de l'honorer, de le servir, afin que, réunis après cette vie, nous puissions l'aimer ensemble et le louer sans fin !”

—ooo—

## LE TESTAMENT DE MGR DE SEGUR,

Nous empruntons d'un journal de Paris, la *Défense*, le texte du testament qu'a laissé Mgr de Segur.

CECI EST L'EXPRESSION DE MES DERNIERS DESIRS.

*Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

“ Je meurs, comme j'ai vécu, dans la foi de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, et dans la soumission la plus entière au Saint Siège apostolique et à toutes ses décisions ; dans l'amour du Très Saint Sacrement de l'autel et du Sacré-Cœur de Jésus, dans un amour filial envers la Sainte Vierge

Marie Immaculée et la bonne mère Sainte Anne.

“ Je meurs dans l'espérance des miséricordes divines et sous la protection spéciale de mes patrons bien-aimés : saint Michel et saint Gabriel, archanges, saint Pierre et saint Paul, saint Joseph et saint Jean l'Evangéliste, saint François d'Assise, saint François de Sales et saint Louis.

“ Je meurs dans l'espérance de retrouver dans le sein de Dieu tous ceux que j'ai aimés et qui ont bien voulu m'aimer sur la terre, en particulier ma chère mère, mon père, ma sœur Jeanne-Françoise, et mon vrai père, le grand et saint Pape Pie IX.

“ Si, dans mes écrits, la moindre chose se trouve en opposition avec l'enseignement présent ou à venir du Saint Siège, je le rétracte et condamne de tout mon cœur.

“ Je désire être enseveli avec l'habit du Tiers Ordres de Saint François d'Assise et les pieds nus, en signe de pauvreté, avec le scapulaire bleu de l'Immaculée Conception et celui du Sacré Cœur, avec la soutane violette, en signe de ma dépendance du Pape et de l'Eglise romaine, en aube et en chasuble blanche, en signe de mon amour ardent envers la sainte Eucharistie et la bienheureuse Vierge, ainsi que de ma ferme foi en la résurrection à venir. Sur ma poitrine on déposera le Saint Evangile, le crucifix béni et indulgencié par Pie IX, ainsi que le Saint Rosaire.

“ Mon cœur sera embaumé, puis porté et déposé devant le Très Saint Sacrement, au monastère de la Visitation, où ma sœur Sabine a eu le bonheur de vivre et de mourir, et où repose déjà le cœur de ma mère. Je demande à nos bonnes et chères Sœurs de la Visitation que mon pauvre cœur soit déposé au milieu d'elles, pour y faire l'adoration perpétuelle devant le Très Saint Sacrement et participer à toutes les prières et communions de la communauté. Sur la boîte de plomb qui renfermera mon cœur, on gravera ces mots : “ *Jésus, mon Dieu, je vous aime et vous adore de tout mon cœur, au Très Saint Sacrement de l'autel.*”

“ Je ne veux aucune pompe ni aucune dépense inutile pour mes

obsèques. Là où je mourrai, je désire une simple messe basse, avec douze cierges autour de mon corps, six de chaque côté et, à la tête, un treizième, ainsi qu'il est marqué au cérémonial. Avant ma déposition au cimetière, on observera la même règle, ni plus ni moins.

"Je bénis avec une tendresse toute paternelle et très profonde tous mes enfants spirituels, ainsi que les chères communautés où j'ai eu le bonheur d'exercer mon ministère d'une manière plus suivie, en particulier les séminaires de Poitiers, de Montmorillon, de Séez, de Sainte Anne d'Auray, et la petite communauté de Saint Sulpice.

"Je bénis une dernière fois et avec grand amour le collège Stanislas et l'Association des apprentis et jeunes gens de Saint Thomas d'Aquin, et tout spécialement les enfants et jeunes gens que j'ai dirigés et tant aimés.

"En les quittant pour un temps, je leur exprime à tous ce triple vœu, dont l'observance fera leur salut et leur bonheur : 1<sup>o</sup> Conserver toute leur vie un véritable amour à l'égard de l'autorité du Souverain Pontife ; 2<sup>o</sup> un grand amour pratique de la Sainte Eucharistie et de la communion ; 3<sup>o</sup> un doux et filial amour envers la Sainte Vierge, reine de pureté. Je leur demande à tous de se souvenir de leur pauvre Père, dans leurs prières et leurs communions. A ceux qui ont ou qui auront le bonheur d'être prêtres, je demande à perpétuité un *Memento*. au *Nobis quoque peccatoribus* de la messe.

"Je bénis tout spécialement les membres de notre famille, et pour toute leur vie, mes neveux et nièces ainsi que leurs enfants à venir. Je les conjure tous et toutes de ne jamais abandonner le service de Dieu, de vivre saintement et de demeurer toujours et en tout humblement soumis aux enseignements, aux directions et à la cause du Vicaire de Jésus-Christ.

"J'espère que la grâce de la vocation sacerdotale et de la vocation religieuse, une fois entrée dans notre famille, ne lui sera point enlevée, et que notre sang aura, jusqu'à la fin, l'honneur insigne et l'excellent bonheur de donner à

Jésus-Christ et à son Eglise des prêtres et des religieuses.

"Je me recommande avec une grande confiance aux prières de tous les pieux fidèles, associés de Saint François de Sales, et les supplie, à l'occasion de mon départ, de redoubler de zèle et de dévouement pour les intérêts de l'Eglise, la conservation de la foi et le développement de notre sainte Œuvre. Saint François de Sales rendra au centuple à chacun et à tous ce qu'ils pourront faire pour son Œuvre.

"Même prière à tous nos frères et Sœurs du Tiers-Ordre de Saint François ; qu'ils en soient tous de très dignes membres et que tous ils s'en fassent les apôtres.

"Je demande humblement pardon à Notre Seigneur et à tous ceux que j'aurais pu mal édifier ou scandaliser dans ma vie misérable, de tout le mal que j'ai commis, de quelque manière que ce puisse être.

"Je remercie avec une tendre reconnaissance tous ceux qui m'ont fait du bien, soit spirituel, soit temporel et je recommande ma pauvre âme à leurs prières.

Je pardonne de toute mon âme, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, toutes les offenses que j'ai pu recevoir en ma vie, de qui que ce soit, toutes les peines et les chagrins que l'on m'a causés, graves ou légers. J'espère que, dans sa bonté, Dieu daignera pardonner également toutes les calomnies dont j'ai pu être l'objet.

"En bénissant mon Dieu de ses miséricordes sans nombre, de toutes ses grâces : de ma sainte vocation, de ma cécité, du bien qu'il m'a fait faire et du mal qu'il m'a fait éviter ; en lui demandant pardon une dernière fois de toutes les fautes de ma vie ; en bénissant tous ceux que j'aime, et en pardonnant à tout le monde ; je mets mon âme entre les mains de mon Sauveur ; je la dépose dans son cœur adorable et adoré, et je consacre mon dernier soupir et mon éternité à la Sainte Vierge immaculée, mère de la grâce et reine du Paradis.

"Que mon cher père Saint François, et mon cher patron, protecteur et ami saint François de Sales daignent m'obtenir la grâce d'une sainte mort et me présenter eux-

mêmes à notre Seigneur Jésus-Christ !

"Ce deux septembre mil huit cent quatre-vingt ; vingt-sixième anniversaire du jour mille fois béni où je suis devenu aveugle.

† LOUIS-GASTON DE SÉGUR,  
Prelat de la maison du Pape, chanoine-évêque de Saint-Denis."

## LA DÉDICACE

## DES EGLISES.

En l'an 1012 avant Jésus-Christ, Salomon fit commencer les travaux d'un superbe édifice, l'une des merveilles du monde. Il employa sept années et près de deux cent mille hommes à la construction de ce temple, sur le mont Moria, à l'orient de Jérusalem.

C'est sur cette même montagne que Abraham avait offert à Dieu son fils Isaac et que plus tard le Sauveur du Monde s'offrit en sacrifice à Dieu son père.

Ce temple fut bâti sur le modèle du tabernacle que Moïse avait élevé dans le désert et il fut divisé en trois parties principales, le Sanctuaire, le Saint et les divers parvis. Il fut dès lors le seul lieu où le Seigneur permit qu'on lui offrit des sacrifices.

L'or brillait de toute part dans ce temple magnifique et les gonds même des portes étaient de ce précieux métal.

Aussitôt qu'il fut achevé on en fit la dédicace avec une grande solennité, et on y plaça l'arche d'alliance. La fête dura sept jours, pendant lesquels on immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. L'écriture nous dit que Dieu manifesta publiquement qu'il agréait les hommages de son peuple en remplissant le temple d'un nuage miraculeux, et qu'à cette vue, Salomon se prosterna le visage contre terre et s'écria : "Est-il donc croyable que

" Dieu veuille habiter sur la terre !  
 " Si le ciel et la terre ne peuvent le  
 " contenir, comment le contiendra  
 " cette maison que j'ai bâtie ? "

Puis, quelque temps après, Dieu  
 apparut pour la seconde fois à  
 Salomon et lui dit :

" J'ai exaucé votre prière et j'ai  
 " sanctifié cette demeure que vous  
 " avez bâtie en mon nom. Si vous  
 " marchez en ma présence comme  
 " votre père, dans la simplicité de  
 " votre cœur j'établirai votre règne  
 " à jamais sur Israël . . . "

C'est en souvenir de la solennité  
 de la dédicace de ce premier temple,  
 élevé par la main des hommes,  
 en l'honneur du vrai Dieu, que  
 l'Eglise catholique fête chaque  
 année la mémoire de la consécration  
 de toutes les églises au service  
 du seigneur, et dont l'anniversaire  
 est chômé avec beaucoup de pompe  
 et de magnificence.

Cette fête nous rappelle, de plus,  
 que nous devons respecter les Eglises  
 qui sont les Temples du Dieu  
 Tout-Puissant, qui daigne y habiter  
 aussi réellement qu'il demeure  
 dans les Cieux, et qui sont en  
 réalité la maison du Dieu Vivant,  
 tandis que le Temple de Salomon,  
 malgré toutes ses splendeurs et ses  
 bénédictions avérées, n'en était que  
 la figure.

Aussi cette fête est-elle célébrée  
 avec beaucoup d'éclat, surtout dans  
 les églises des villes ; où le chant  
 et la musique rehaussent par leurs  
 joyeux accords la splendeur de  
 cette solennité toujours si belle aux  
 yeux de la foi.

Ces cérémonies religieuses, à di-  
 verses époques de l'année, ont de  
 plus un cachet national que tout  
 canadien français doit s'efforcer de  
 conserver et de transmettre à ses  
 descendants, intacts et aussi vivace  
 qu'il l'a lui-même reçu de ses pères,  
 car c'est, sans aucun doute, un des  
 moyens les plus efficaces de bien  
 servir Dieu et la patrie.

L. A. DESAULNIERS.

Trois-Rivières, juillet 1882.

— 000 —

### PENSÉE.

Les nations sont heureuses quand  
 elles sont bien gouvernées.

A. BOGORIDÈS.

## Tablette Héraldique

### QUELQUES DEVICES

EXTRAITES

## Des Légendes Armoriales

Les familles souveraines, prin-  
 cières, de haute lignée, chaque pays,  
 chaque province, chaque ordre de  
 chevalerie ont eu leurs légendes  
 armoriales comme les simples par-  
 ticuliers.

Il en est qui excitent la curiosité  
 par leur originalité, leur laconisme,  
 leur esprit philosophique. Nous  
 ne citons que quelques unes entre  
 mille :

Les Bourbons de Paris :

*Lilia non laborant neque nent.*  
 (Les lis ne travaillent ni ne filent.)

La Grande-Bretagne :

*Dieu et mon Droit.*

L'ordre de la Jarretière :

*Honni soit qui mal y pense.*

Les Pays-Bas :

*Je maintiendrai.*

L'Autriche :

A. E. I. O. U.  
*Austria est imperari orbi universo.*  
 (A l'Autriche appartient de commander au  
 monde entier.)

L'Italie :

F. E. R. T., qu'on explique comme suit :  
*Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*  
 (Son courage a sauvé Rhodes.)

Le Portugal :

*In hoc signo vinces.*  
 (Tu vaincras par ce signe.)

L'Ecosse :

*Pro lege et pro grege.*  
 (Pour la loi et pour le troupeau.)

Le Hanovre :

*Suscipere et finire.*  
 (Entreprendre et finir.)

La Saxe :

*Bona causa tandem triumphat.*

Le Danemark :

*Dominus mihi adiutor.*

La Turquie :

*Allah ! Allah !*

La devise française a varié selon  
 chaque règne. Pharamond a eu la  
 devise :

*Imperium sine fine dedi.*  
 (J'ai donné un empire sans bornes.)

Le dernier Bourbon avait :

*Dieu sauve la France !*

Catherine de Médicis, en grec,  
 au-dessous d'un arc-en-ciel :

*Il portera la lumière et la paix.*

Jean Calvin :

*Prompti et sinceri.*  
 (Promptement et sincèrement.)

Hugues Gratius :

*Ruit hora.*  
 (L'heure se précipite.)

Diane de Poitiers, duchesse de  
 Valentinois :

*En luy elle vit seule.*

Valentine de Milan, après la  
 mort de son mari :

*Rien ne m'est plus ; plus ne m'est rien.*

Marguerite de Valois, après la  
 rupture de son mariage avec Henri  
 IV :

*L'Ardeur temo, è gelo m'offende.*  
 (Je crains l'ardeur, et la froideur m'offense.)

Madame Tallien, avec une rose :

*Le méchant n'y voit que l'épine.*

Blaise Pascal :

*Scio cui credidi.*  
 (Je sais à qui je me confie.)

Descartes :

*Qui benè latuit benè vixit.*  
 (Qui a vécu modestement a bien vécu.)

Saint-Vincent de Paul :

*Charitas.*

Saint-Charles Borromée :

*Humilitas.*

Jean Jacques Rousseau, et après  
 lui, Morat :

*Vitam impendite vero.*

Le maréchal Bugeaud, duc d'Isly :

*Euse et aratro.*

Rotschild :

*Concordia, industria, integritas.*

La France maçonnique :

*Omnibus unus.*  
 (Un pour tous.)

La Compagnie de Jésus :

A. M. D. G.  
*Ad majorem Dei gloriam.*

L'Académie Française :

*A l'immortalité.*

L'Académie des sciences :

*Invenit et perficit.  
(Elle a découvert et perfectionné.)*

La ville de Paris :

*Fluctuat nec mergitur.*

La ville de Marseille :

*Actibus inveniens urbe fulget Massiliensis.*

La langue française et le latin dominant, on le voit dans nos devises. Quant au grec, il ne figure que sur trois devises.

Nous n'avons presque point de devises anglaises, tandis que les Anglais possèdent beaucoup de devises en français.

— 000 —

### Le Problème Social.

Une grande voix crie du fond de notre humanité déchuë et surtout du fond de notre siècle, plus que tous les autres siècles, tourmenté par le problème social : Pourquoi des riches et pourquoi des pauvres ? Pourquoi des hommes qui jouissent et des hommes qui souffrent ?

Pour répondre à cette voix et résoudre ce problème, les philosophes sont venus, les économistes sont venus, les novateurs sont venus, les révolutions, elles aussi, sont venues.

Mais la solution n'est pas venue, et la voix populaire crie toujours et aujourd'hui plus que jamais : Pourquoi des riches et des pauvres ? Pourquoi des hommes qui jouissent et des hommes qui souffrent ?

Au redoutable problème, il n'y a qu'une solution vraiment efficace : Amener ceux qui possèdent au volontaire partage de leurs biens, et amener ceux qui jouissent à prendre volontairement une part des souffrances d'autrui.

Seul le christianisme sans violence et sans secousse, par la seule puissance de la persuasion, produit efficacement ce double résultat ; car il produit à la fois dans les vrais chrétiens la donation volontaire des biens et la volontaire acceptation de la souffrance par la révélation, l'exemple et l'amour du Dieu volontairement donné et volontairement souffrant pour le salut et la rédemption de notre humanité.

PERE FÉLIX.

## Variétés.

### DÉCADENCE DES MŒURS

EN

## EUROPE.

### FRANCE.

Un des rédacteurs du *Paris-Journal* écrit l'excellent article qui suit, où sont notés et commentés les plus récents forfaits inspirés en France par la luxure ou la brutalité. Nous y lisons :

“ Est-ce parce que nous sommes en république que de si douces façons d'agir fleurissent à tous les étages de la société, que des écoliers se font assassins, que la loge des portiers se change en cage de bêtes féroces ! Nous ne dirons point de ces naïves sottises. Il y a eu des crimes aff. eux sous tous les régimes, et ni le cocher Collignon, ni Tropmann, n'ont attendu l'avènement des radicaux pour opérer.

“ Mais il y a un courant indiscutable dans la littérature, dans les rues, dans la société, un courant de débauches et de cruautés que ne saurait contester un observateur impartial. Les deux choses vont de pair. La dépravation et la brutalité sont les deux faces du matérialisme qui frappe et qui jouit.

“ Le système littéraire qu'on appelle naturalisme a sa part dans cette démoralisation générale. Les gros mots appellent les actes immondes. Est-ce que les lutteurs de cabaret, les clients de l'*Assommoir*, avant d'en venir aux mains, ne commencent pas par un duel d'injures, comme pour s'entraîner ? On peut comparer les grossièretés qui précèdent les coups de poing au galop d'essai des chevaux de course avant l'épreuve sérieuse. De même les propos ignobles sont la préface des violences matérielles, et Dieu sait si les propos ignobles font défaut dans la littérature à la mode. On s'est amusé l'autre jour

à compter, dans un seul feuilleton de *Nana*, quarante-sept paroles qu'il était impossible de lire tout haut, même devant un cercle de ces honnêtes femmes, qui, selon Duclos, le moraliste du dix-huitième siècle, ont les oreilles plus braves que les demoiselles ou les dames suspectes. S'il en est ainsi des écrits du chef de l'école, que dire de ses disciples ? Eux ne trempent leur plume que dans le fumier tout pur.”

Et plus loin :

“ Nous assistons à la réhabilitation des crimes monstrueux de la Commune. On n'a pas encore eu le temps de relever les ruines dont celle-ci a défigurée et sali Paris ; ceux qui n'oublent pas portent encore dans leur cœur le deuil des otages et des martyrs de la Commune ; cependant, il nous faut lire tous les jours dans des feuilles qu'il est inutile de nommer, la tranquille apologie des auteurs de tous ces forfaits. Hier, je ne sais plus quel journal, parlant des Delescluze, le “ trop fameux ” Delescluze de M. Thiers, l'appelait “ notre vénéré maître.”

“ Non-seulement les communards prétendent revenir dans la patrie qu'ils ont ensanglantée de tant de cadavres innocents et pieux, mais c'est en triomphateurs et en maîtres qu'ils aspirent à rentrer, et le suffrage universel doit choisir parmi eux nos législateurs et les autorités de la république. Il y a quelques jours, il s'agissait de ce que nous nommons une affaire d'honneur. Un ancien général de la Commune était, disait-on, l'un des témoins mêlés à cette rencontre, et il y avait des gens pour trouver tout cela naturel !

“ Comment, en face d'une perversion pareille du bon sens public, les mœurs privées ne seraient-elles pas profondément atteintes ? Comment les cerveaux faibles et ignorants discerneraient-ils encore le bien du mal, et combien hésiterait-on à verser le sang, quand le sang versé devient un titre d'honneur dans les écrits dont la lecture nous pervertit ? ”

Voici la conclusion de *Paris-Journal* :

“ Les républicains clairvoyants — il en est quelques-uns, — s'aperçoivent sans doute avec effroi de la



penne que suit la société sous le régime qui leur est cher ; mais ils sont impuissants à arrêter la dégringolade et ils gémissent tout bas de cet abaissement, de cet égarement général. Il y a dans l'air des souffles de mauvais conseils, et exemple tiré des livres où des faits engendrent la corruption, la révolte, le crime. La décence disparaît tous les jours davantage, et l'humanité s'enfuit avec elle. Au train dont marche l'empoisonnement social, il suffirait de quelques années, que dis-je ? de quelques mois peut-être de ce *crescendo* fatal pour que la France cessât d'être et méritât le mot injurieux qu'on a prêté sur elle, en 1871, à notre plus illustre ennemi : " Ce n'est plus une nation, c'est une ménagerie en révolte. "

" On ne badine pas avec la morale. On ne foule pas aux pieds impunément les convenances. C'est un jeu mortel pour un peuple. Nous assistons à une partie funeste dont l'enjeu, par malheur, est l'existence même de la patrie et où la littérature, la politique, le luxe frivole d'un haut, la sensualité grossière d'en bas proclament bruyamment qu'ils ont tous les atouts. Où s'en sont allés le respect, la discipline ? Les vieilles vertus et même le respect hypocrite que les vicieux étaient forcés d'afficher pour elles, font partis du *vieux jeu*. "

" Nous avons la politique à l'envers, la morale retournée, les scrupules disparus, les plaisirs pourchassés à outrance, et l'on se noie dans un mélange de voluptés sans élégance, de fortunes sans travail, de violences sans courage et sans excuse. Je ne veux pas dire que c'est la faute de la république ; mais si elle ne trouve moyen d'y mettre au plus tôt bon ordre, la brutalité et la légèreté des mœurs, qui sont le signe du temps présent, la conduiront à sa perte. "

**Relevé des crimes depuis 50 ans**

Voici le relevé des crimes commis en France depuis 1825, avec l'indication des condamnations et des exécutions.

De 1825 à 1830.

Nombre des accusés.....	36,648
Ont été acquittés.....	13,908
Condamnés.....	22,740 dont 360 exécutés

De 1831 à 1835.	
Nombre des accusés.....	47,377
Ont été acquittés.....	15,834
Condamnés.....	21,499 dont 154 exécutés
De 1836 à 1840	
Nombre des accusés.....	39,424
Ont été acquittés.....	18,984
Condamnés.....	20,440 dont 147 exécutés
De 1841 à 1845.	
Nombre des accusés.....	35,321
Ont été acquittés.....	11,568
Condamnés.....	23,953 dont 173 exécutés
De 1846 à 1850.	
Nombre des accusés.....	37,149
Ont été acquittés.....	13,666
Condamnés.....	23,483 dont 100 exécutés
De 1851 à 1855.	
Nombre des accusés.....	33,220
Ont été acquittés.....	10,093
Condamnés.....	25,427 dont 150 exécutés
De 1856 à 1860	
Nombre des accusés.....	26,849
Ont été acquittés.....	6,511
Condamnés.....	20,304 dont 100 exécutés
De 1861 à 1865	
Nombre des accusés.....	22,752
Ont été acquittés.....	7,579
Condamnés.....	17,173 dont 67 exécutés
De 1866 à 1870.	
Nombre des accusés.....	21,376
Ont été acquittés.....	4,974
Condamnés.....	16,402 dont 47 exécutés
De 1871 à 1875.	
Nombre des accusés.....	25,361
Ont été acquittés.....	7,584
Condamnés.....	17,777 dont 71 exécutés

**ANGLETERRE**

**Etat matrimonial à Londres.**

Un membre du Parlement d'Angleterre a eu la curiosité de dresser la statistique de l'état matrimonial de la ville de Londres et du comté de Middlesex, où la loi sur le divorce est en vigueur, et il a obtenu les chiffres étonnants que voici :

Femmes qui ont quitté leurs maris.....	4,872
Maris qui ont fui leurs femmes.....	2,317
Ménages divorcés.....	1,720
Ménages vivant en guerre perpétuelle.....	101,023
Epoux qui se laissent réciproquement, mais qui se cachent au public.....	102,300
Epoux qui vivent ensemble dans une indifférence absolue à l'égard l'un de l'autre.....	510,152
Ménages heureux en apparence.....	1,162
Ménages relativement heureux.....	133
Ménages réellement heureux.....	32

Voilà, certes, une statistique qui nous paraît consolante pour les ménages français.

**L'ALBUM DES FAMILLES**

**CANADA.**

Ottawa, 1er AOUT 1882.

**BONNES LECTURES.**

Plusieurs fois, déjà, nous avons attiré l'attention des pères et mères de famille sur la nécessité qu'il y a pour eux de surveiller l'introduction des journaux et livres dans leurs demeures.

Tous les jours des publications malsaines nous arrivent, tant de Paris que des États-Unis ou d'ailleurs, qui se distribuent à la sourdine, dans les convois de chemins de fer, sur les bateaux à vapeur et dans les rues. Dans plusieurs de ces productions, le texte n'est rempli que de récits bouffons, de mots équivoques, et quelquefois de farces grossières. Les gravures, plus condamnables encore, ne représentent que nudités, excentricités, contorsions, grimaces, caricatures variées à l'infini.

Que vise-t-on dans un pareil texte, dans de telles gravures ? Ce qu'il y a de plus sacré : la vertu des jeunes gens et des jeunes filles, la foi et la vie conjugales, le sacerdoce, le pouvoir, la magistrature, etc.

Nous ne nous attaquons pas, qu'on veuille bien le croire, à toutes les productions littéraires ou artistiques qui nous viennent de l'étranger, mais seulement à celles qui déversent le poison de l'immoralité, en présentant aux lecteurs imprudents les images déguisées du libertinage, des histoires d'intrigues amoureuses, des récits d'adultère ou d'amour trompeur ou trompé, le tout présenté avec des apparences de moralité, qui est la pilule de cette secte de charlatans corrompus et corrupteurs.

C'est pour réagir, dans la mesure de ses moyens, contre ces infamies, que l'*Album des Familles*, a été fondé, afin de fournir à tous, à l'âge mûr comme au jeune âge, les moyens de s'instruire et de se recréer sainement par la lecture d'excellents

articles, capables de porter au dévouement et au bien. Cependant, on reste froid à l'égard de cette honorable et utile mission, et à peine quelques rares abonnés viennent-ils se ranger de notre côté, pour nous aider à soutenir cette lutte contre le mal que nous voulons combattre, et qui porte au sein de la société canadienne-française trop d'accrocs pénibles pour que nous nous taisions.

Ce qui caractérise l'*Album des Familles*, d'ailleurs, c'est la variété des matières offertes chaque mois, et qui conviennent à tous les goûts : *Histoire, Nouvelles, Voyages, Archéologie, Légendes, Causeries Agricoles et Scientifiques, Biographies* et reproduction d'ouvrages parfaitement choisis, rien ne lui échappe. En un mot, pas une ligne neutre, tout est pesé, rien n'est inutile, tout concourt vers le but suprême : *émouvoir*, pour se porter au bien ; *instruire*, pour le bien faire.

Puisqu'il en est ainsi, nous prions de nouveau nos abonnés, quels qu'ils soient, et qui sont tous des hommes de bien, de se donner la mission de recommander notre publication à leurs amis, à leurs voisins, comme étant un excellent livre de moralité, d'instruction et de récréation, que chaque famille devrait posséder et lire, le soir au coin du feu, ou faire circuler comme propagande autour de soi, dans les pensionnats, les bibliothèques paroissiales, et autres centres littéraires.

En terminant, nous croyons devoir ajouter qu'un moyen d'aider puissamment à notre entreprise, pour les abonnés, c'est d'acquitter leur dette envers nous, en payant régulièrement l'abonnement, qui est la seule ressource que nous possédons pour faire face à nos obligations.

— 000 —

### Prospectus.

Ayant abandonné la position que nous occupions dans le ministère de l'Agriculture, à Ottawa, nous avons résolu de ne négliger aucun effort pour faire de l'*Album des Familles* une œuvre forte et puissante pour la diffusion plus générale de la bonne lecture au sein des familles, et d'assurer une place solide et un rôle important à cette publication.

Nous constatons depuis longtemps qu'il se produit dans les idées un courant désastreux causé par la lecture de mauvais romans ou feuilletons impies, quoique paraissant écrits sous les dehors de la vertu et de l'esprit de famille. Le peuple lit plus qu'il n'a lu en aucun temps. Autrefois, quand les romans ne s'imprimaient qu'en livres, les ouvriers, les jeunes filles, ne lisaient guère ; cette nourriture malsaine de l'esprit était trop chère pour eux. Mais aujourd'hui que le scandale se débite à un centin, tout le monde achète.

Le moyen de combattre ce fléau, nous l'avons déjà dit, c'est donc d'offrir à la jeunesse une littérature attrayante, amusante même, mais catholique avant tout. Nous voulons que les lettres, soient à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune ; nous voulons qu'elles nous amusent dans la retraite, ne soient point déplacées dans la société ; qu'elles veillent avec nous, qu'elles nous accompagnent dans nos voyages, et qu'elles nous suivent dans la campagne.

s'étendra de plus en plus ; que nos efforts croîtront avec succès, et qu'enfin l'*Album des Familles*, sur lequel nous fondons désormais de si grandes espérances, se maintiendra toujours à la hauteur de sa mission.

Nous faisons également appel à toutes les personnes éclairées, surtout à la jeunesse instruite, pour qu'elle nous aide en nous faisant parvenir soit une *Nouvelle*, un récit de *Voyage*, une *Légende*, un *Souvenir*, une *Critique* littéraire, une *Poésie*, une *Conférence*, ou autres travaux de l'intelligence, qui puissent convenir à l'âge mûr aussi bien qu'à la jeunesse, aux mères et à leurs filles, et qui soient pour tous le délassement des longues soirées dans la famille.

||

Au lieu de publier douze portraits durant l'année, comme le comportait notre Circulaire aux Abonnés, nous avons résolu d'en publier vingt-quatre (outre une *Prime*), ayant lieu de croire que cette addition volontiennement à notre journal puiser ces enseignements et cette éducation sérieuse qui font l'orgueil des mères et l'honneur des familles."

Il est évident que si l'*Album des Familles* pouvait pénétrer dans tous les foyers où les moyens le permettent il en résulterait pour cette publication un essor incalculable ; or il dépend

de nos amis que cet heureux événement se produise ; car si nous sommes par nous-mêmes impuissants à découvrir les adresses des personnes capables de s'abonner à l'*Album des Familles*, il n'en est pas de même de nos abonnés. Sans beaucoup de démarches, ils pourraient engager autour d'eux les personnes connues pour leurs sympathies à toutes les bonnes causes à souscrire à cette œuvre de propagande, et par suite nous transmettre le nom d'un voisin, d'un parent ou d'un ami comme abonné.

Nous espérons donc que cet appel sera entendu, et que la sympathie qui a toujours environné cette entreprise

C'est donc dans l'*Album de Familles* que nous insérerons, comme par le passé, les productions de l'esprit en tous genres :

*Religion, Sciences, Arts, Philosophie, Eloquence ;*

*Littérature, Histoire, Voyages, Biographies ;*

*Bibliographies, Economie politique, Critiques littéraires, Légendes, etc., etc.*

Ainsi, nous désirons répandre sur cette publication un intérêt varié, afin que les jeunes personnes, comme "les beaux anges de Milton, qui puisaient la lumière dans des vases d'or, taire des dépenses nous mériterait plus de faveur de la part des abonnés.

Nous regrettons d'avoir à déclarer que notre projet n'a pas eu l'appui que nous espérons.

Un assez grand nombre de nouveaux abonnés, il est vrai, sont venus s'inscrire dans nos livres, mais ce n'est pas seulement trois cents que nous attendions, c'était au moins un millier !

En attendant qu'un surcroît de nouveaux abonnés nous arrive ; nous suspendrons la publication des portraits pour le reste de l'année, ayant d'ailleurs accompli notre obligation vis-à-vis des abonnés, en leur fournissant douze portraits tel que nous l'avions promis.

Nous serons en mesure de fournir gratuitement aux nouveaux abonnés qui nous parviendront d'ici à trois mois tous les portraits publiés jusqu'à ce jour, au nombre de douze, savoir :

Le Marquis de LORNE, gouverneur-général.

La Princesse LOUISE.

L'hon. M. BLANCHET, Orateur des Communes.

Sir Hector LANGEVIN, Ministre des Travaux Publics.

L'hon. M. ROBITAILLE, lieutenant-gouverneur de Québec.

L'hon. M. CHAPLEAU, Premier Ministre de Québec.

L'hon. M. MOUSSEAU, Ministre de l'Intérieur.

L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice.  
L'hon. M. JOLY, chef du parti libéral,  
à Québec.  
L'hon. M. LAURIER, ancien ministre  
fédéral.  
L'hon. P. J. O. CHAUVEAU.  
L'hon. M. OUTMET, surintendant de  
l'éducation pour la province de  
Québec.

Nous expédions l'Album des Familles,  
à titre d'essai, à tous ceux qui en font  
la demande, sachant qu'une fois qu'il  
est reçu dans la famille, on s'y abonne  
généralement.

L'abonnement est pour un an et ne  
se fractionne pas. Il est payable  
d'avance ou dans les trente jours qui  
suivent la demande ou la réception  
de la première livraison.

Pour plus amples informations, voir  
les conditions à la dernière page de  
l'Album, et les avantages que nous  
offrons à l'esprit d'entreprise tels  
qu'ils sont indiqués sur la quatrième  
page du Couvert.

STANISLAS DRAPEAU,  
Editeur-Propriétaire de l'Album des  
Familles.

—000—

**Décisions Judiciaires concer-  
nant les Journaux.**

1o. Toute personne qui retire  
régulièrement un journal du bureau  
de poste, qu'elle ait souscrit ou non,  
que ce journal soit adressé à son  
nom ou à celui d'un autre, est  
responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie  
un journal est tenue de payer tous  
les arrérages qu'elle doit sur l'abon-  
nement; autrement, l'éditeur peut  
continuer à le lui envoyer jusqu'à  
ce qu'elle ait payé. Dans ce cas,  
l'abonné est tenu de donner, en  
outre, le prix de l'abonnement, qu'il  
ait retiré ou non le journal du  
bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être pour-  
suivi pour abonnement dans le  
district où le journal se publie, lors  
même qu'il demeurerait à des cen-  
taines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que  
le fait de refuser de retirer un jour-  
nal du bureau de poste, ou de  
changer de résidence et de laisser  
accumuler les numéros à l'ancienne  
adresse, constitue une présomption  
et une preuve *prima facie* d'inten-  
tions de fraude.

—000—

**Nos Agents.**

Les personnes dont les noms suivent  
sont constituées Agents de l'Album des  
Familles, pour leurs localités respec-  
tives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Québec Etienne Légaré, 318, rue St Joseph, St Roch  
Montréal..... Ignace St Amour, 7, rue Allard.  
Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire.

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Anse St Jean.....	Chicoutimi	Didier Houde.
Arthabaskaville. Arthabaska.....		Aimé Dion.
Beauharnais.....	Beauharnais	J. A. Lapointe.
Berthior.....	Berthier	Amateur Demers.
Fraserville.....	Témiscouata	V. Chamberland.
Joliette.....	Joliette	Albert Gervais.
Kamouraska.....	Kamouraska	P. C. Dupuy.
L'Acadie.....	Saint Jean	Jos. H. Roy, fils.
L'Assomption.....	Assomption	J. S. Rivet.
Laprairie.....	Laprairie	Rev. M. Baillargé
Lotbinière.....	Lotbinière	Maxime Lemay.
Louiseville.....	Mackinongé	T. T. Rivard.
N.-D. de Lévis.....	Lévis	A. G. Routhier.
Rimouski.....	Rimouski	A. G. Dion.
Sault au Recollet Hochelaga.....		Cyp. Corbeil.
Sherbrooke.....	Sherbrooke	M. Richer, libraire.
Sorel.....	Richelieu	J. O. Dauphinais.
S. A. Lapocatière Kamouraska.....		Geo. Lévêque.
S. Colomb, Sillery Québec.....		Félix Langlois.
St Donat.....	Rimouski	Olovis Morneau
St Hyacinthe.....	St Hyacinthe	M. Lussier.
St Jérôme.....	Terrebonne	Chas Morandville.
St Lin.....	Assomption	J. B. Forest dit Morin
St Nicolas.....	Lévis	L. Fréchette, Jr.
St Romuald.....	Lévis	Joseph Fortin.
Ste Rose.....	Laval	P. O. Grenier.
Ste Thérèse.....	Terrebonne	P. Jérôme.
St Vinet de Paul Laval.....		C. E. Germain.
Terrebonne.....	Terrebonne	Octave Forget.
Ville de St Jean. St Jean.....		Jean Bourguignon

MANITOBA.

St Boniface..... /  
Winnipeg..... ) ..... Adj. Gauvreau.

ÉTATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Aurora.....	Illinois	Louis Raymond.
Biddeford.....	Maine	L. N. Chartier.
Burlington.....	Vermont	Léon H. Beaupré.
Central Falls.....	Rhode Island	Z. Choquette.
Chicago.....	Illinois	Ph. Baillargeon, 167, Blue Island Av.
Chicopee Falls.....	Massachusetts	W. St Amour.
Détroit.....	Michigan	Ed Racicot.
Fall River.....	Massachusetts	H. R. Bonoit.
Indian Orchard.....	Massachusetts	Jos. Bengle
Lake Linden.....	Michigan	D. L. Au.
Lawrence.....	Massachusetts	Dr Jos. Desmarais, 126, Lowell Str.
Lewiston.....	Maine	Isaac N. Leclerc.
Lowell.....	Massachusetts	David N. Parthenais.
Manteno.....	Illinois	L. A. Townor.
North Adams.....	Massachusetts	A. N. Glineau.
Northampton.....	Massachusetts	Dr L. B. Niquette.
Putnam.....	Connecticut	Hector Duvert.
St Albans.....	Vermont	Dr G. Thibault.
Troy.....	New-York	F. P. Larose.
Worcester.....	Massachusetts	P. J. Martin.
Woonsocket.....	Rhode Island	C. Tétrault.

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 449, Strand.

**L'ALBUM DES FAMILLES**

est publié à Ottawa le 1<sup>er</sup> de chaque mois,  
par cahier de 32 pages triple colonne,  
avec une

**GALERIE NATIONALE**

de

**Portraits Historiques, Politi-  
ques et Littéraires.**

Le prix de l'abonnement est comme suit :  
Pour le Canada et les États-Unis..... \$2 00  
Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs)  
payable invariablement d'avance ou dans les  
30 jours qui suivront la date de l'abonne-  
ment.

L'abonnement est pour un an, et ne se  
fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le  
courant d'une année, reçoivent les cahiers  
déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent  
doivent être enregistrées, et dans ce cas elles  
sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans  
toutes les paroisses et villes de la province de  
Québec et autres centres français des États-  
Unis, nous avons résolu de publier sur la  
couverture de l'Album des Familles les annon-  
ces des marchands et industriels qui nous  
seront adressées, à raison de \$1.00 pour la  
première insertion et moitié prix pour chaque  
insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau  
des prix établis pour chacune des périodes ci-  
dessous mentionnées, et selon l'étendue des  
annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1 de colonne	2 colonne	3 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subsé- quentes	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1 de page	2 page	3 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subsé- quentes	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une  
annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois  
dans l'Album des Familles, aura pu tomber  
sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs,  
durant l'année, et cela pour la même somme  
de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que  
la correspondance se rattachant aux abon-  
nements, envoi d'argent, annonces, etc, doit  
être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,  
Editeur-Propriétaire,  
de l'Album des Familles, Ottawa,  
P. O. Boite 1081.

# BULLETIN DES ANNONCES.

## AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

### MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GRIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

#### Messe Musicale,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

#### Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

#### Fleurs de Juin,

ou

#### CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

#### Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

#### Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.50.

#### A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur. Prix : \$0.40.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Soul Agent pour le Canada.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

### "LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

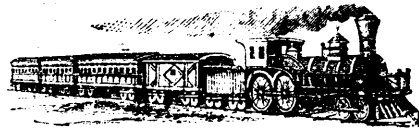
Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

**Patentes.** En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie, se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.



CHEMIN DE FER LE

## Grand Tronc

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ,

COMMENÇANT

Lundi, le 5 Juin 1882.

ALLANT A L'OUEST.

7 20 A. M.—Train mixte pour toutes les stations locales entre Québec et Montréal, Richmond, Sherbrooke et [Island Pond].

11 30 A. M.—Train Mixte pour Montréal et arrêtant à toutes les stations locales -- Aussi, se reliant à Sherbrooke à 7 45 P. M. avec les trains du Passumpsic, pour Boston, Lowell, Worcester, Concord, etc.

Ces trains viennent en connexion à Montréal avec les trains pour Toronto et l'Ouest.

8 40 P. M.—Train Express pour Montréal, Boston, Sherbrooke, Montréal, Ottawa, Toronto, Détroit, Chicago et sur tous les points de la ligne Est, Ouest, Nord-Ouest et Sud-Ouest.

ALLANT A L'EST.

Quittora Montréal.....	10.00 P M
Arrivera à la Pointe-Lévis.....	6.45 A M
Train mixte quittera Richmond...	9.15 A M
Arrivera à la Pointe-Lévis.....	2.50 P M
Train mixte quittera Montréal....	7.05 A M
Arrivera à la Pointe Lévis.....	7.00 P M

J. HICKSON,

Gérant Général.

9 Juin 1882.

## Le "Courrier du Canada,"

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.  
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00

## Le "Journal des Campagnes,"

HEBDOMADAIRE.

Publie 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du COURRIER DU CANADA impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le MISSEL imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.

# BULLETIN DES ANNONCES.

## ANNONCE NOUVELLE

### Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham,

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centims. Demandez un pamphlet.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

EN VENTE

LE

## Chemin de la Croix

A L'USAGE DES

FAMILLES

C'est une feuille de 21 pages sur 28, renfermant les

14 STATIONS

Voie Dououreuse,

que l'on peut encaisser séparément, si on le désire.

Prix ..... 50 centims

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU

Editeur-Propriétaire de

l'Album des Familles.

OTTAWA.

N. B.—Le paiement devra accompagner la demande, et une réduction considérable est accordée aux marchands.

## ABONNEZ-VOUS

# L'ALBUM DES FAMILLES.

Une grande chance pour tous

DE FAIRE DE L'ARGENT

Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'Album des Familles, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'Album jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis, soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zéloteurs, il leur sera accordé une Prime de 25 CENTIMS pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'Album, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent on recevra gratuitement l'Album des Familles pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux zéloteurs pour les annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'Album, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'Album des Familles.

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

N. B.—Les marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'Album des Familles, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.